ONZIEME ANNEE. — N° 3758

6 Pages — 5c

FILS SPÉCIAUX : [illegible]

ADRESSE PARIS (2e) : 142, Rue Montmartre

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : HUMANITÉ-PARIS

TÉLÉPHONE : GUTENBERG 02-37 / 02-69

PUBLICITÉ ANNONCES 142, Rue Montmartre, 142

l'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE

Directeur Politique : JEAN JAURÈS

SAMEDI 1er AOUT 1914

6 Pages — 5c

Le journal l'HUMANITÉ est vendu en Belgique [illegible]

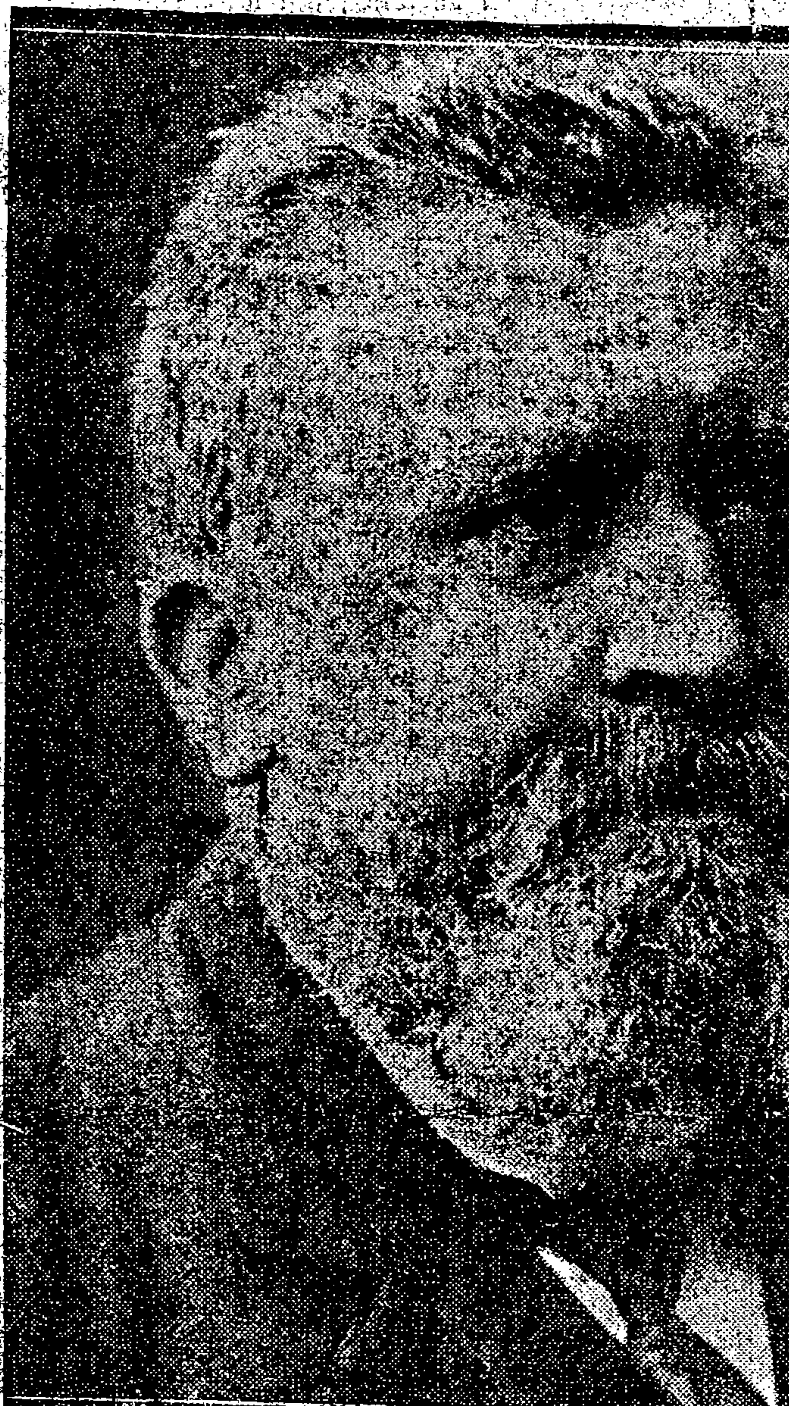
ABONNEMENTS
Sans frais dans tous les Bureaux de Poste

	Un an	Six mois	Trois mois	Un mois
Seine et Seine-et-Oise	18 fr.	9 fr.	4 50	1 80
Départements et Colonies	21 »	10 50	5 25	1 [illegible]
Étranger Union postale	3[illegible] »	[illegible]	[illegible]	[illegible]

JAURÈS ASSASSINÉ

Jaurès est mort ; il a été tué sous nos yeux, par deux balles assassines.

A la minute où il fut ainsi mortellement frappé, il s'entretenait avec nous des événements si graves qui acculent l'Europe à une catastrophe sans précédent dans l'histoire. Il cherchait à écarter l'horrible, le terrifiant péril. Il nous disait comment, par un viril et lucide effort, le gouvernement français pouvait encore sauver des horreurs d'un cataclysme universel la France et l'Europe avec elle.



JEAN JAURÈS

Il est mort maintenant. Sa grande voix ne retentira plus. Son intelligence lumineuse n'essaiera plus de percer le secret des événements pour sauver de tous les dangers qui les guettent le prolétariat et l'humanité. Sa volonté ne s'appliquera plus à orienter dans les voies de l'avenir le prolétariat de son pays et le prolétariat international.

Le deuil qui nous frappe n'est pas que notre deuil à nous seulement, en effet, travailleurs et socialistes. Il est le deuil de tous les hommes de conscience droite qui veulent dans les angoisses et les ténèbres du présent acheminer les peuples vers un demain de conciliation et de concorde.

Et voilà qu'il disparaît par une terrible ironie du destin à l'heure où sa présence était le plus indispensable au Parti auquel il avait voué toute son intelligence et tout son cœur et par delà ce Parti, à la France, à l'Europe et au monde.

Faut-il donc désespérer ?

Non. De cette noble vie qui vient de s'éteindre ainsi si tragiquement, c'est une leçon d'action, c'est une leçon de courage quand même qui doit, au contraire, se dégager pour nous. Il a noblement fait sa tâche. Restons dignes de lui en remplissant la nôtre chacun dans la mesure de son intelligence et de ses forces.

Un soldat de la civilisation et de l'humanité est tombé avec lui au poste de combat et d'honneur ; mais l'humanité et la civilisation demeurent. C'est ce que notre grand mort nous crierait, s'il pouvait parler encore.

LOUIS DUBREUILH.

SA VIE

Ce n'est pas dans ces lignes, écrites sous une impression d'horreur et de désolation, que nous pouvons retracer dignement la vie du grand homme qui vient d'être arraché au socialisme, à la France, à l'humanité civilisée.

Nous ne songeons point à dire ici quel fut son rôle, qui remplit l'histoire politique de la France depuis vingt-cinq ans, et qui grandissait chaque jour avec le socialisme lui-même.

Jean Jaurès est né à Castres, le 3 septembre 1859. Il allait donc avoir bientôt cinquante-cinq ans. Sa constitution était merveilleusement robuste, sa puissance de travail sans limite, et tous les socialistes avaient l'espoir de conserver pendant de très longues années cette incomparable force au service de leur cause.

Il était le neveu de l'amiral Jaurès.

Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand, à Paris, et entra à l'Ecole normale supérieure en 1878. Il en sortit agrégé de philosophie, en 1881.

Professeur de philosophie au lycée d'Albi (1881-1883), puis à la faculté des lettres de Toulouse, Jaurès, dont l'érudition était immense, resta toujours pour une part un homme d'enseignement préoccupé de tous les hauts problèmes de philosophie et de morale qui ont passionné les hommes.

Ses camarades de l'Ecole normale ont souvent dit que dès son jeune âge s'affirmaient ses admirables dons d'éloquence qui devaient prendre un si magnifique développement.

Jaurès fut élu député pour la première fois dans le Tarn, son pays natal, aux élections de 1885. Il fut nommé au scrutin départemental par 48.067 votants. Il s'était présenté sur la liste républicaine ; mais dès cette époque, ainsi qu'il prit soin de l'établir plus tard, la pensée socialiste naissait en lui.

Immédiatement, par un discours qu'il prononça en 1886, sur l'enseignement primaire, il prit au Parlement, comme orateur, une situation incomparable.

A cette époque troublée par les menées boulangistes, Jaurès défendit sans hésitation l'intérêt républicain.

En 1889, le scrutin d'arrondissement étant rétabli, il fut candidat dans la première circonscription de Castres et fut battu par 9.632 voix contre 8.766 par M. Abrial, monarchiste.

Il reprit son poste à la faculté de Toulouse, fut reçu docteur ès lettres avec des thèses sur la *Réalité du monde sensible* et les *Premières bases du socialisme allemand chez Luther, Kant, Ficht et Hegel.*

En 1893, il se représenta dans la deuxième circonscription d'Albi, avec le programme socialiste nettement affiché. Dans la plénitude de sa pensée, dans l'épanouissement de son génie, Jean Jaurès venait de se donner délibérément à la cause ouvrière qu'il a servie jusqu'à la mort.

Dès lors, avec cette activité intellectuelle qui fit l'admiration de tous ceux qui l'ont connu, avec cet optimisme et cette ardeur confiante qui animaient hier encore ses propos lorsqu'il nous parlait, tandis que le bras de l'assassin s'allongeait derrière lui, il se donna tout entier au mouvement socialiste.

Orateur parlementaire, propagandiste populaire soulevant l'enthousiasme des foules ouvrières, journaliste, il fut tout.

Nous n'essayerons pas aujourd'hui de retracer son action au sein du Parti, de 1893 à 1905, date de la fondation définitive de l'Unité socialiste. Il est inutile de dire que cette unité, il la voulut passionnément et travailla avec toutes les qualités de son cœur, comme avec toutes les forces de son intelligence à la fonder et à la rendre indestructible.

Dans la législature de 1893 à 1898, Jaurès, sur bien des sujets, développa la pensée socialiste à la tribune de la Chambre, au nom des premiers élus de notre Parti qui venaient d'y pénétrer.

C'était la période de l'affaire Dreyfus. Il se donna tout entier à la cause du droit et fut, pour les défenseurs de l'iniquité, un terrible adversaire et c'est à partir de cette époque que furent répandues contre lui, dans la basse foule ignorante, les haines atroces qui ont abouti au crime horrible.

Aux élections de 1898, la réaction le combattit avec le pire acharnement et il fut vaincu par le marquis de Solages qui fut élu par 6.702 voix contre 5.115.

Quatre ans après, Jaurès était réélu et depuis il représenta sans interruption la deuxième circonscription d'Albi, soutenu par le dévouement socialiste des mineurs de Carmaux, malgré les luttes furieuses de la réaction qui ameutait contre [illegible] les passions cléricales qui existent dans l'esprit de nombreux paysans des Cévennes. Peu à peu, d'ailleurs, il brisa les résistances, conquit les consciences et, aux dernières élections, sa position était imprenable.

Nous ne pouvons, nous l'avons déjà dit, que jeter aujourd'hui des notes hâtives qui ne sauraient résumer complètement la vie de Jean Jaurès.

Nous avons parlé de son rôle dans l'affaire Dreyfus, époque où grâce à son prodigieux effort, le socialisme gagna tant de terrain dans des milieux où il n'avait point encore pénétré. Nous voulons aussi rappeler son action ardente contre la réaction anti-ouvrière, ses admirables discours à la Chambre et dans les réunions populaires, de [illegible] 1910, au moment de la période des grandes grèves, si durement réprimées.

Mais ce qui dominera sa vie, c'est son apostolat pour la paix, c'est cette bataille ininterrompue, dans laquelle, depuis tant d'années que la menace de guerre plane sur l'Europe, il lutta à la tête de tous les hommes de cœur du monde entier, contre les forces de barbarie, contre les risques de conflit, pour le rapprochement fraternel des peuples.

Tous les périls qui ont troublé la paix du monde pendant la dernière période, il les avait prévus et souvent il en dénonça la cause à temps.

Sa campagne contre l'expédition marocaine, dont nous subissons encore, en ces jours tragiques, les lointaines conséquences, est encore dans toutes les mémoires et l'on sait avec quelle fureur il fut attaqué à ce sujet.

C'est pour avoir toujours défendu la paix et combattu les forces de guerre qu'il fut tant injurié, tant haï par tous les fauteurs de troubles internationaux, par tous les sauvages du chauvinisme. Et pourtant qui plus que lui avait la passion de la France et qui en parla jamais plus magnifiquement ?

Il ne séparait pas la cause française de celle de la civilisation et nous qui avons reçu chaque jour l'expression de sa pensée, nous pouvons lui rendre ce témoignage que jamais ce double souci ne fut chez lui plus vif qu'à l'heure même où, en pleine action socialiste et française, il est tombé assassiné.

Pour l'histoire, Jean Jaurès, gloire de la France républicaine et du socialisme, restera le martyr sublime de la Paix.

GROUPE SOCIALISTE AU PARLEMENT

Citoyens,

Un lâche et odieux attentat vient d'atteindre au cœur le groupe socialiste au Parlement. Avec Jaurès, c'est la conscience la plus droite et la plus noble qui s'éteint. C'est l'éloquence la plus belle mise au service de notre grand idéal de liberté, de justice sociale et de fraternité universelle qui se tait.

Dans la douleur qui nous accable nous nous groupons autour de sa mémoire, conscients de satisfaire au vœu ardent de toute sa vie, en continuant avec plus d'ardeur que jamais la lutte dans laquelle il vient de tomber prématurément.

Le Prolétariat socialiste international, toute l'humanité coalisée s'inclinera avec nous devant la dépouille mortelle de ce grand citoyen.

Le Groupe socialiste au Parlement.

LA FÉDÉRATION DE LA SEINE

C'est avec la plus grande tristesse que les membres de la Fédération apprendront la nouvelle brutale de la mort du citoyen Jaurès, assassiné dans les conditions les plus inqualifiables.

En leur nom, nous saluons la dépouille de celui qui, sans ménager ni compter ses efforts et ses peines, se mit si vaillamment à son service.

Le prolétariat parisien perd en lui le meilleur de ses militants.

Nous savons bien que nous serons l'interprète compris de tous nos camarades en leur recommandant dans ces tristes circonstances de conserver le calme et la grandeur qui convient aux grandes douleurs.

Au nom de la Fédération, nous adressons à sa famille, au Parti, à l'Internationale tout entière, l'assurance de la part profonde que nous prenons à leur deuil.

Le secrétaire : BEUCHARD.

A NOTRE DIRECTEUR

Quelque crime toujours précède les grands crimes... L'hécatombe exécrable que préparent à cette heure, dans leurs ténèbres, les partis militaires et les nationalismes de tous les pays aura eu pour prélude un monstrueux assassinat.

Le citoyen Jaurès, notre ami, notre père, notre maître, l'homme dont nous ne savions s'il excitait en nous plus d'admiration que d'amour, a été assassiné hier, tandis qu'entouré de ses collaborateurs, ayant achevé en hâte son dîner du soir, il s'apprêtait à regagner notre journal afin d'y préparer le numéro du jour.

Il est mort quasi foudroyé. Mort de la plus sublime et de la plus sainte des morts, celle du militant, du héros, du martyr, et cette mort tragique, en pleine fièvre de combat, couronnera sa grande vie du nimbe glorieux du sacrifice.

...Jaurès est mort, tué par un fanatique de basse espèce à l'heure où, dans le déchaînement des passions les plus brutales et les plus aveugles, son noble esprit si magnifiquement clair, si généreusement français, allait être plus que jamais nécessaire, non seulement à son Parti, non seulement à son idée, mais à la France dont il était un des cerveaux pensants.

Il est mort... Et nous, ses collaborateurs, nous qu'il aimait avec tendresse et dont il n'est pas un — oh ! nous supplions qu'on nous croie — qui n'eût donné sa vie pour conserver la sienne, nous restons accablés, les yeux pleurant, le cœur brisé. Notre ami, notre père, notre maître !... Qu'il était grand, qu'il était bon, et comme nous l'avons aimé !

C'était une vieille croyance orientale que le sang d'un seul juste pouvait racheter l'humanité du crime, de la souffrance et de la mort. Puisse le sang du juste qui vient de périr à son poste, victime de haines inexpiables, soulever dans le monde une si grande horreur que les peuples, dressés soudain contre la guerre, y trouvent la force d'arrêter — il en est temps encore — le bras des égorgeurs.

C'est le vœu que devant le cadavre sanglant de son directeur, la rédaction de l'*Humanité* formule ici de toute la force de son cœur.

LA RÉDACTION

LETTRE
du président de la République à Mme Jaurès

Madame,

J'apprends l'abominable attentat dont votre mari a été la victime. Jaurès avait été souvent mon adversaire ; mais j'avais une grande admiration pour son talent et son caractère, et à une heure où l'union nationale est plus nécessaire que jamais, je tiens à vous exprimer les sentiments que j'avais pour lui.

Je vous prie, madame, de croire dans le deuil qui vous frappe, à ma profonde et respectueuse sympathie.

R. POINCARÉ.

LE MANIFESTE DU GOUVERNEMENT

Dès qu'il connut la nouvelle du lâche attentat, le gouvernement décida de faire immédiatement imprimer et afficher un manifeste, dont voici la teneur :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Citoyens,

Un abominable attentat vient d'être commis. M. Jaurès, le grand orateur qui illustrait la tribune française, a été lâchement assassiné.

Je me découvre personnellement et au nom de mes collègues devant la tombe si tôt ouverte du républicain socialiste qui a lutté pour de si nobles causes et qui, en ces jours difficiles, a, dans l'intérêt de la paix, soutenu de son autorité l'action patriotique du gouvernement.

Dans les graves circonstances que la Patrie traverse, le Gouvernement compte sur le patriotisme de la classe ouvrière, de toute la population pour observer le calme et ne pas ajouter aux émotions publiques par une agitation qui jetterait la capitale dans le désordre.

L'assassin est arrêté. Il sera châtié. Que tous aient confiance dans la loi et que nous donnions, en ces graves périls, l'exemple du sang-froid et de l'union.

Pour le Conseil des Ministres :

Le Président du Conseil,
René VIVIANI.

L'ASSASSINAT

Comment l'horrible chose s'est-elle passée ? Il faut le dire. Il faut fixer ici pour l'histoire la scène épouvantable.

Jaurès était venu au journal un peu avant huit heures. Il venait du ministère des affaires étrangères où, délégué par le groupe socialiste, il avait vu M. René Viviani. Renaudel et Longuet l'accompagnaient.

Il s'entretint un instant avec notre administrateur Philippe Landrieu et quelques-uns de nos amis. Il n'avait pas dîné et il avait beaucoup à travailler.

— Allons d'abord dîner, dit l'un de nous.

— Allons dîner...

Nous descendîmes au restaurant du Croissant, à deux pas de l'*Humanité* et nous prîmes place à la longue table qui est à gauche de l'entrée. Jaurès avait Landrieu à sa droite, Renaudel à sa gauche. Etaient encore assis à cette table tragique le citoyen Poisson et la citoyenne Poisson, Amédée Dunois, Ducquercy, Daniel Renoult et son frère André, Georges Weil, Maurice Bertre et Jean Longuet... La gravité de l'heure mettait en nous une émotion profonde. Non loin de nous, à une autre table, le citoyen Dolié, du *Bonnet Rouge*, dînait avec sa jeune femme.

Le Croissant est un établissement fréquenté. On entrait, on sortait, nous ne prêtions d'attention à personne. La citoyenne Poisson fit toutefois cette remarque que Jaurès était comme toujours un sujet de curiosité.

Jaurès parlait de sa belle voix grave... Il donnait quelques instructions à ses collaborateurs politiques, à Dunois, à Daniel Renoult. Les instructions de Jaurès ! Il faut les avoir entendues pour savoir de quelle voix caressante Jaurès donnait ses instructions.

Nous achevions de dîner. A cet instant, le citoyen Dolié se lève et vient auprès de nous, une photographie en couleurs à la main. Il la tend à Landrieu, disant :

— Voyez, c'est ma petite fille.

— Peut-on voir, dit Jaurès avec un bon sourire.

Il prit la photographie, l'examina un instant, demanda l'âge de l'enfant, fit au jeune père un compliment flatteur...

Il était dix heures moins vingt.

Tout à coup — souvenir atroce ! — deux coups de feu retentissent, un éclair luit, un cri de femme, épouvantable : **Jaurès est tué ! Jaurès est tué !**

Jaurès, comme une masse, venait de s'effondrer sur le côté gauche, et tout le monde était debout, criant, gesticulant, se précipitant. Ce fut une minute de confusion et de stupeur. Tandis que quelques-uns d'entre nous se précipitaient dans la rue — car les deux coups de feu avaient été tirés du dehors, à bout portant, par la fenêtre ouverte contre laquelle Jaurès se trouvait adossé, on étendit l'assassiné sur la banquette. Il respirait à peine et il avait les yeux fermés. A-t-il eu conscience du crime ? Nous ne le saurons jamais...

Il ne mourut pas tout de suite. En attendant le médecin qu'on était allé chercher, un dîneur, pharmacien de son état, s'approcha, tâta le pouls du mourant, puis secoua la tête. On ouvrit la chemise, le cœur ne battait plus qu'à peine. Le corps fut placé sur une table. Compère-Morel, accouru, tenait en pleurant la main inerte. Renaudel, avec des serviettes, épanchait le sang qui sortait de la blessure, un tout petit trou rouge à l'arrière du crâne, avec, autour, un peu de matière blanchâtre.

— Messieurs, dit le médecin qui venait d'arriver, je crains bien qu'il n'y ait rien à faire.

Des sanglots roulaient dans nos gorges serrées. Rien à faire ! Se peut-il qu'il n'y ait rien à faire ? Se peut-il que cette grande vie soit brisée, brisée à jamais ?

Trois minutes s'écoulèrent encore.

— Messieurs, dit le médecin, M. Jaurès est mort.

Les sanglots contenus éclatent. Tout le monde se découvrit pour saluer celui qui venait d'expirer.

— Et quand même, dit l'un de nous, il faut aller faire le journal ; il faut paraître à l'heure, comme s'il était encore là...

LA MORT

Vainement, plusieurs de nos amis s'étaient précipités chez des médecins du voisinage. La fatalité voulut qu'aucun praticien ne put être rejoint avant de longues minutes.

Oh ! ces minutes atroces, pendant lesquelles, autour de notre pauvre et grand ami, tragiquement étendu sur les tables de marbre, nous épions un souffle de vie pour tenter de le prolonger...

Enfin, M. André Renoult, frère de notre collaborateur, revient accompagné par un médecin. Tout le monde s'écarte. Le moment est dramatique.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'homme de l'art s'incline et procède à un bref examen. Puis doucement : « Je n'ai plus qu'à saluer ! » fait-il. Un autre médecin, ramené par Landrieu, ne peut à son tour qu'annoncer l'irréparable.

Nous n'avons pas à dépeindre l'affliction des assistants. Tous, amis et inconnus, sont en proie à la même poignante impression, et l'effroyable douleur des plus intimes, des plus amis, ne peut se distinguer de l'infinie tristesse des autres.

Soudain, la porte s'ouvre. Ecartant les agents qui la gardent un officier paraît. De haute taille, il est en tenue de campagne et porte sur sa vareuse la gaine à revolver. Et c'est un instant d'intense émotion, celui où l'on voit ce capitaine fendant l'assistance et s'écroulant en pleurant sur le cadavre de notre ami, de son ami !

Tout à l'heure, quand, après les ultimes constatations du Parquet, on placera sur un brancard le corps de Jaurès, qu'une ambulance transportera jusqu'à son domicile, le capitaine ne voudra laisser à personne le soin de lui rendre les derniers devoirs. Et quand la civière apparaîtra à la porte de la rue du Croissant, alors que dans la foule immense et recueillie, contenue à distance par des gardiens de la paix, de graves recommandations de silence courront, c'est lui, ce capitaine en larmes, qui déchaînera, en levant son képi, la plus belle et la plus pieuse ovation qui ait jamais salué Jean Jaurès.

L'ARRESTATION

Les coups avaient été tirés de la rue, à bout portant. Il faut savoir que la table où Jaurès avait pris place est parallèle à la rue. La banquette où notre pauvre ami était assis est adossée à la muraille percée de trois grandes fenêtres. Jaurès avait derrière lui la fenêtre centrale qui, justement, — il faisait chaud — était ouverte. L'assassin n'a eu qu'à tendre le bras pour toucher du canon de son arme le crâne de sa victime.

Nous l'avons dit. Au cri : On vient de tuer Jaurès ! quelques-uns de nos amis, ceux qui étaient le plus près de la porte, se précipitèrent pour saisir l'assassin, un grand maigre, qui, pour se frayer la route, tira sans atteindre personne, un troisième coup de revolver.

Il fut immédiatement empoigné par Daniel Renoult, par Dunois, par André Renoult, par le citoyen Tissier, de la *Guerre Sociale* et par un facteur-télégraphiste du bureau de la Bourse, le citoyen Guillochet. Il reçut quelques horions. Un agent, survenant, se saisit de l'individu et l'entraîna rapidement au poste.

Au commissariat de police

Pendant le trajet, gardant un calme parfait, il déclara simplement : « Ne me serrez pas si fort, je ne veux pas m'enfuir. Prenez plutôt le revolver qui est dans ma poche gauche. Il n'est pas chargé ». En arrivant rue du Mail, il dit : « Je suis élève de l'école du Louvre. Vous pouvez me fouiller, je n'ai aucun papier ».

Effectivement, on ne réussit pas à lui faire décliner son identité. On le fouilla. On trouva sur lui un télégramme ainsi conçu : « Reviens de suite, sinon dimanche j'irai te causer posément ».

Mais l'adresse du télégramme, qui a été envoyé du bureau de la rue Littré, manquait, elle avait été soigneusement découpée. Non signé, le télégramme portait la date 30 *juillet*, 20 *h.* 47.

A la question : « Qui êtes-vous ? » l'individu répond : « A quoi bon ? » Rien, aucun papier ne dévoile effectivement sa personnalité.

Grand, élégant, l'assassin est blond et porte la moustache coupée ; il est chaussé de bottines à tige en drap, coiffé d'un chapeau de paille, il est vêtu d'un complet veston, pantalon rayé, avec une chemise à plis. Il porte faux-col et manchettes. Mais il a pris soin à l'avance de démarquer son linge.

Pendant qu'on continue à le fouiller, un camelot apporte le revolver nickelé, d'assez gros calibre, avec lequel il a tiré. Entre temps, on trouve sur lui deux étuis de revolver, 65 francs en numéraire et un extrait de l'*Oiseau Bleu*, de Maeterlinck, copié à la machine à écrire.

A dix heures vingt, il était envoyé au Dépôt. Il aurait déclaré :

« Je reconnais avoir tué M. Jaurès ; je l'ai aperçu dans le café de la rue Montmartre ; de la main gauche j'ai écarté le rideau et de la main droite j'ai tiré deux coups de revolver.

« Si j'ai agi ainsi, c'est que j'estime que Jaurès a trahi son pays en combattant la loi de trois ans et qu'il faut punir les traîtres. »

Interrogé après son départ du commissariat par M. Drioux, l'assassin con[illegible] a ce propos ; il a refusé de répondre aux autres questions du juge avant d'avoir prévenu son père de l'attentat qu'il venait de commettre.

A l'« Humanité »

Hubert Rouger se trouvait à l'*Humanité* au moment où le forfait a été perpétré. Sans pouvoir surmonter son émotion, il nous a raconté comment l'assassinat a été commis.

« Nous étions, Compère-Morel et moi, dans le bureau de la rédaction. La fenêtre était ouverte. Nous entendons, très distinctement, deux détonations. Nous allons à la fenêtre et nous voyons des agents conduire, dans la direction de la place de la Bourse, un homme qu'ils protègent contre le public.

« C'étaient deux coups de revolver. On dit : cela paraît être au Croissant. Comme nous savions que nos amis étaient là, une crainte nous vient. Nous descendons. Dans l'escalier nous rencontrons Fabra Ribas qui s'écrie : « Je crois qu'on a tué Jaurès ! »

Hélas ! C'était vrai !

Au coin de la rue du Croissant, Jean Longuet, sans chapeau, en proie à la plus grande émotion, nous confirma la nouvelle de l'assassinat. Quand nous arrivâmes au Croissant, le café était déjà plein de monde. Notre directeur expirait. »

Une minute après, tous les militants réunis dans les salles de la rédaction connaissaient toute l'horrible vérité et pleuraient.

La dernière démarche de Jaurès était pour la paix

On avait, pendant toute la fin de l'après-midi, entendu dans les couloirs de la Chambre les nouvelles mauvaises qu'y répandaient les ministres Augagneur et Dalimier.

M. Malvy, à son tour, vint au Palais-Bourbon, et Jaurès l'interrogea avec anxiété sur l'état des négociations, sur l'attitude du ministère, sur le résultat qu'il escomptait de la proposition anglaise de sir Edward Grey.

Le ministre de l'intérieur répondait que le gouvernement français aidait le ministre anglais de son mieux, de tout son pouvoir, que la conversation continuait malgré la gravité des événements.

Et notre grand ami avec sa passion lucide, le pressait de préciser, de lui dire de quelle façon le ministère appuyait la proposition, s'il y mettait tout l'accent, toute l'ardeur nécessaires, le désir entier de paix qui devait être à cette heure l'unique pensée de tous. Jaurès faisait remarquer au ministre combien grande, combien immense serait la responsabilité du ministère français s'il avait méconnu la nécessité urgente qui s'imposait à lui de faire sur la Russie une pression décisive, qui seule pouvait sauver la paix.

Il ne suffit pas, ajoutait-il, de prolonger mollement la conversation avec la Russie. Il faut lui tenir un langage ferme, énergique. Il faut lui faire remarquer que, dans le conflit qui menace, la Russie court des risques infiniment moindres que la France ; que la France, en vérité, va subir le choc le plus rude et le plus décisif, et que, dans ces conditions, notre pays a le droit de demander à son alliée d'aller aussi loin que possible dans la voie indiquée par l'Angleterre. Il faut que la Russie accepte la proposition anglaise; sinon la France a le devoir de lui dire qu'elle ne la suivra pas, qu'elle restera avec l'Angleterre.

Si cette pression n'est pas faite énergiquement, vigoureusement, alors c'est l'irréparable qui va s'accomplir, et la responsabilité du gouvernement va être terriblement engagée. Il apparaîtra que notre pays, hélas ! au lieu de parler haut pour défendre son intérêt, est vassal de la Russie, qui, par amour-propre, l'entraîne hors de sa voie.

Le ministre écoutait cette ardente prière du bon Français clairvoyant et sage, en l'assurant de son bon vouloir. Mais le ton n'y était pas ; il apparaissait que M. Malvy ne se rendait pas compte, comme l'eût voulu Jaurès, de l'extrême urgence, de la nécessité impérieuse de la démarche dont il l'entretenait.

Il voulut alors aller voir le président du Conseil ; et avec quelques amis, avec Bracke, Bedouce, Renaudel, Jean Longuet, nous nous rendîmes au ministère des affaires étrangères.

M. Viviani ne put recevoir la délégation ; le sous-secrétaire d'Etat, M. Abel Ferry, prit sa place.

A nouveau, avec plus de force, d'éloquence, de décision que jamais, en une conversation où il mit toute son âme, il fit à nouveau à M. Ferry les déclarations que nous venons de rappeler. A un moment donné, le ministre entraîné lui-même par la logique impérieuse de son interlocuteur laissa échapper : « Comme je regrette, M. Jaurès, que vous ne soyez pas au milieu de nous pour nous aider de vos conseils ! » Il n'y avait, en effet, qu'à s'incliner devant tant de bon sens et de vigueur.

Notre pauvre ami devait lui-même reprendre pour les lecteurs de l'*Humanité* d'aujourd'hui le point de vue qu'il venait de défendre devant les ministres impuissants ou aveuglés. Il devait à cette table du journal écrire l'article décisif par lequel aurait été dégagée la responsabilité de notre Parti.

Le plus odieux des attentats l'en a empêché, pour le malheur de la France, du socialisme international et de la paix du monde.

Marcel CACHIN.

LA PROCLAMATION DE LA LOI MARTIALE en Allemagne

LES CONVERSATIONS AUSTRO-RUSSES ET RUSSO-ALLEMANDES CONTINUENT

Berlin, 31 juillet. — L'empereur, conformément à l'article 68 de la constitution de l'empire (Bavière exclusivement) a décrété l'état dit « de menace militaire ».

Pour la Bavière, une ordonnance semblable est prise.

Cet état équivaut à la proclamation de la loi martiale. Il concerne toutes les mesures militaires à la frontière et pour la protection des chemins de fer, la restriction du service postal, télégraphique et des chemins de fer, au profit des besoins militaires.

D'autres conséquences en sont : la déclaration de « l'état de guerre » qui équivaut à l'état de siège en Prusse, avec défense de publier des nouvelles des mouvements de troupes et sur les moyens de défense. Cet état de menace de guerre comporte en soi-même l'état de siège.

M. de Schœn, ambassadeur d'Allemagne à Paris, a fait, au sujet de cette mesure, les déclarations suivantes à un rédacteur de l'Agence Fournier :

— Nous n'avons reçu, à l'ambassade, aucune dépêche qui nous permette de confirmer cette nouvelle. En la tenant pour vraie, on ne saurait y voir une aggravation quelconque de la situation internationale. L'Allemagne prend ses précautions, suivant l'exemple de toutes les grandes puissances, mais, en vertu même de certains articles des lois constitutionnelles de l'empire, il est certaines mesures, mesures de précaution, je le répète, qu'elle ne peut prendre qu'au grand jour. Dites bien que l'état dit « de menace militaire » n'implique nullement un appel de réservistes. Cet appel ne peut se faire qu'en cas de mobilisation. Je pense que ces déclarations très nettes rassureront l'opinion publique qui pouvait s'alarmer d'un acte mal compris.

— Donc, Excellence, vous estimez que la situation ne s'est pas aggravée ?

— En aucune façon.

Retour de Guillaume II à Berlin

Berlin, 31 juillet. — L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés à Berlin à 2 h. 3/4 de l'après-midi. Ils sont logés au Palais Royal.

Lorsqu'ils traversèrent l'avenue des Tilleuls en automobile découverte, l'empereur en uniforme des gardes du corps, suivis du Kronprinz, du prince Henri et d'autres princes, ils furent l'objet de nombreuses acclamations.

A trois heures de l'après-midi, le chancelier de l'empire s'est rendu au Château ; il a été salué par la population.

Le kronprinz chef de la garde impériale

Potsdam, 31 juillet. — Le kronprinz a été désigné comme chef de la première division de la garde.

L'exportation des céréales est interdite en Allemagne

Berlin, 31 juillet. — Le conseil fédéral a approuvé aujourd'hui la publication de trois ordonnances impériales concernant l'interdiction de l'exportation des produits servant au ravitaillement, du fourrage, des animaux et des produits animaux, des automobiles, des motocyclettes et des pièces qui les composent, ainsi que des huiles minérales brutes, du goudron de houille et des huiles qui en dérivent. Les ordonnances entrent immédiatement en vigueur.

Les préparatifs militaires de l'Allemagne

Nancy, 31 juillet. — Les renseignements qui parviennent d'Allemagne continuent à signaler de très importants mouvements de troupes allemandes de couverture qui viennent occuper leurs emplacements.

Un certain nombre de réservistes ont été rappelés dans les pays annexés et dans la vallée du Rhin.

Il a été procédé dans la même zone à des réquisitions individuelles pour les besoins de ces troupes.

La surveillance exercée par les Allemands sur les voies de communication est très stricte.

Les autorités militaires ont pris des mesures pour interdire aux habitants des pays annexés de gagner la France.

Francfort, 31 juillet. — On mande de Bonn à la *Gazette de Francfort* :

Le pont de Bonn sur le Rhin est gardé militairement depuis la nuit dernière. Les automobiles, qui traversent le pont sont accompagnées par des soldats.

De Cologne, on annonce que les troupes qui se trouvaient dans le champ de manœuvre de Senne ont été brusquement rappelées dans leur garnison.

Le 13e régiment d'infanterie de Münster a également été rappelé immédiatement.

Le 23e régiment d'artillerie de Coblentz et le 44e régiment d'artillerie de Trèves, qui avaient reçu l'ordre de garder le pont du Rhin (qui est surveillé depuis quelques jours par des employés de chemin de fer armés de carabines), sont partis la nuit dernière assurer le service de garde. On a également renforcé la garde du tunnel.

La gare de Koenigsberg gardée militairement

Koenigsberg (Est de la Prusse), 31 juillet. — Le commissaire de police a fait afficher un avis dans la ville disant que, par mesure de sécurité, une garde militaire a été postée à la gare.

Ordre a été donné aux soldats de tirer sur toute personne qui approcherait de la gare à moins de cent mètres.

Mouvements dans la flotte allemande

Saint-Pétersbourg, 31 juillet. — On mande de Pékin :

L'escadre allemande se concentre à Tsin-Tao. Des approvisionnements y sont transportés ; les troupes coloniales allemandes se dirigent également vers ce port.

Les Anglais concentrent leurs forces navales à Wei-Hai-Wei et à Hong-Kong. Ils désarment ceux de leurs petits navires qui se trouvent dans les eaux chinoises et envoient leurs équipages à bord des gros bâtiments.

Un croiseur autrichien rejoint l'escadre allemande

Changhaï, 31 juillet. — Le croiseur autrichien *Kronprinzessin-Elisabeth* a rejoint l'escadre allemande à Tsing-Tau.

La marine marchande allemande

Berlin, 31 juillet. — La Compagnie à laquelle appartient le transatlantique *Imperator* devant partir pour l'Amérique, a retenu ce navire. Elle a ordonné également au steamer *Vaterland* de rester à New-York. La censure télégraphique fonctionne déjà à Berlin. Plusieurs télégrammes retournent à leurs expéditeurs.

Bruxelles, 31 juillet. — Un navire allemand du Norddeutscher Lloyd, qui était parti ce matin d'Anvers pour Brême, a reçu l'ordre, à Flessingue, de ne pas continuer sa route et de revenir à Anvers.

EN RUSSIE

Appel des réservistes en Russie

Saint-Pétersbourg, 31 juillet. — L'ordre d'appel des réservistes de Saint-Pétersbourg a été placardé ce matin.

M. Sazonoff chez le tsar

Saint-Pétersbourg, 31 juillet. — M. Sazonoff, accompagné du général Soukhomlinoff, est parti ce matin à 8 heures, pour Péterhof, afin de conférer avec l'empereur.

A midi 45, l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Pourtalès, a été reçu en audience par l'empereur.

A l'issue de l'audience, un conseil des ministres s'est réuni sous la présidence de l'empereur. Les chefs d'état-major généraux de la guerre et de la marine ont pris part à la conférence.

L'opinion russe est fiévreuse

Saint-Pétersbourg, 31 juillet. — Toute la nuit la capitale a été fiévreuse. Personne ne dormait. Les manifestations patriotiques se succédaient et jusqu'à 4 heures du matin les rues centrales furent parcourues par des foules nombreuses portant des drapeaux nationaux et des portraits de l'empereur. On chantait l'hymne national. Des cris enthousiastes de : « Vive l'empereur ! » éclataient de toutes parts.

Ce matin, avant la reprise du travail, les ouvriers s'assemblèrent aux portes des fabriques et des usines. Pendant la nuit, beaucoup d'entre eux avaient été appelés sous les drapeaux et leurs camarades les saluaient par des applaudissements.

Sur de nombreux points, au centre de la ville et dans les faubourgs, des réunions publiques sont improvisées. Un enthousiasme extraordinaire règne dans toutes les classes de la population. Les éditions spéciales des journaux s'arrachent. Des gens de toutes conditions affluent au bureau de mobilisation.

On assiste dans les rues à des scènes touchantes, des inconnus se saluent, s'embrassent, se pressent les mains.

Le spectacle est indescriptible.

EN AUTRICHE

La mobilisation est générale

Vienne, 31 juillet, 4 h. 30 soir. — La mobilisation est devenue générale en Autriche-Hongrie, par ordre impérial.

En ce moment, les placards relatifs à cette mobilisation viennent d'être affichés.

François-Joseph confère avec le comte Berchtold, le ministre de la guerre et le chef d'état-major

Vienne, 31 juillet. — Suivant les journaux de ce matin, le comte Bertchtold, ministre des affaires étrangères ; le général de Krobatin, ministre de la guerre, et le général Conrad de Hotzendorf, chef d'état-major général de l'armée, ont été reçus, hier après-midi, par l'empereur.

L'audience a duré deux heures.

L'organisation économique en Autriche

Vienne, 31 juillet. — La *Nouvelle Presse Libre* publie un article de M. le docteur Rudolf Sieghant, gouverneur de l'*Allgemeine Oesterreichische Baden-Kerditanstalt* (Crédit Foncier autrichien).

L'article pose la question de savoir si la population de l'Autriche peut envisager avec confiance l'organisation économique de l'Etat et déclare que l'on doit répondre sans aucune restriction ni réserve à cette question par l'affirmative.

Le système économique autrichien est armé contre toutes les alternatives de la guerre.

L'article fait ressortir que l'on ne doit jamais oublier, au moment de la guerre, que l'expérience a montré que les époques de guerre sont suivies d'un essor économique. C'est ce que l'on a constaté avec une netteté exceptionnelle après la guerre franco-allemande, après la guerre des Boers et même après les dernières guerres balkaniques.

La vie économique moderne possède en elle-même une merveilleuse force de renouvellement grâce à laquelle il lui est possible de se rétablir avec une rapidité extraordinaire.

EN ANGLETERRE

Déclarations de M. Asquith à la Chambre des Communes

Londres, 31 juillet. — A la Chambre des Communes, qui était bondée, M. Asquith a fait la communication suivante, qui a été écoutée en silence :

Nous venons d'apprendre, non de Saint-Pétersbourg, mais d'Allemagne, que la Russie a proclamé la mobilisation générale de son armée et de sa flotte et qu'en conséquence, la loi martiale a été proclamée en Allemagne.

Nous croyons savoir que ceci signifie que la mobilisation suivra en Allemagne, si la mobilisation russe est générale et si on y procède.

Dans les circonstances actuelles, je préfère ne répondre à aucune question avant lundi.

La Chambre s'est immédiatement ajournée et les députés se sont précipités aux bureaux de poste et téléphone pour répandre la nouvelle.

M. Asquith chez le roi

Londres, 31 juillet. — A l'issue de la séance de la Chambre des Communes, M. Asquith s'est rendu auprès du roi.

Le premier ministre a eu un entretien de quarante-cinq minutes avec le souverain. — (*L'Information*).

Les ministres anglais délibèrent

Londres, 31 juillet. — Un conseil de cabinet a eu lieu aujourd'hui, à une heure, à Downing Street. Tous les ministres étaient présents. — (*L'Information*).

La flotte anglaise croise dans la mer du Nord

Bruxelles, 31 juillet. — La première flotte anglaise croise dans la mer du Nord. Ce matin, elle était devant Hoeck van Holland. A midi, elle a été aperçue au large d'Ostende. — (*L'Information*).

La houille réservée aux besoins de la flotte

Cardiff, 31 juillet. — On annonce que les autorités de l'Amirauté ont fait savoir aux principaux propriétaires de houillères que leur extraction entière sera réservée aux besoins de la marine.

La presse anglaise est assez pessimiste

Londres, 31 juillet. — La presse anglaise est généralement assez pessimiste.

Tous les journaux disent que la Grande-Bretagne s'emploiera énergiquement jusqu'à la dernière minute en vue du maintien de la paix, mais que, si la guerre continentale éclate, elle fera tout son devoir de tout cœur.

Les journaux libéraux, de même que les unionistes, approuvent unanimement les accords conclus entre le gouvernement et l'opposition à l'égard du Home Rule.

C'est, dit la *Daily Chronicle*, un bel exemple d'unité intérieure en face du danger extérieur. Pour le moment, le patriotisme a la préséance sur les partis.

Le *Daily Telegraph* écrit :

A l'heure présente, tout gouvernement responsable de la sécurité de 440 millions de sujets qui ne mettrait pas sa maison en ordre commettrait un crime contre l'humanité. Aujourd'hui, le Foreign Office a la conviction que toute politique particulière doit disparaître devant l'intérêt du Royaume-Uni et de l'Empire britannique, qui, avec ses immenses ressources, a une autorité incontestable. En cette occasion, le cabinet libéral aura l'appui unanime, moral et financier, du parti unioniste.

Le *Morning Post* :

Sir Edward Grey, dans la crise actuelle, n'a rien à craindre des unionistes, qui feront usage de l'influence dont ils disposent dans le pays pour fortifier le gouvernement impérial dans ses relations étrangères.

L'Angleterre remplira toutes ses obligations à l'égard de ses amis.

Si les libertés du continent étaient écrasées par une seule puissance prépondérante ou par un groupement de puissances, tout le monde sent ici que nos libertés ne pourraient survivre longtemps.

ON CAUSE ENCORE ENTRE BERLIN ET St-PÉTERSBOURG

Berlin, 31 juillet. — Les conversations entre Berlin et Saint-Pétersbourg continuent.

Cette constatation jointe au fait que la mobilisation n'est pas encore ordonnée en France ni en Allemagne, est jugée comme la seule raison pour laquelle il est permis de dire que tout espoir de paix n'est pas entièrement disparu ,mais ce n'est pas une raison suffisante pour dire que la situation ait perdu quoi que ce soit de sa gravité.

Le contact entre Vienne et Saint-Pétersbourg n'est pas rompu non plus, mais les tentatives faites pour diminuer la tension n'ont eu jusqu'à maintenant aucun succès.

D'après la *Gazette de Cologne*, le gouvernement allemand a jusqu'ici évité de faire à Saint-Pétersbourg une démarche décisive et de poser une question catégorique, ce qui, par la réponse qui serait faite, déciderait définitivement de son attitude. Cependant, ajoute le journal, il ne peut manquer de prendre, dans un délai très rapproché, les contre-mesures militaires nécessaires.

Fédération de la Seine

La Commission exécutive de la Fédération de la Seine se réunira CE MATIN, à 9 heures et demie, à l'*Humanité*.

Le secrétaire : BEUCHARD.

Groupe socialiste au Parlement

Aujourd'hui samedi 1er août, réunion du Groupe à 3 heures après-midi, local du 4e bureau.

Présence urgente.

Le secrétaire : Hubert ROUGER.

Les Menaces de la Bistrocratie

UNE RÉPONSE DU CITOYEN DORMOY

Lors de leur dernière session, le Conseil général de la Seine, sur la proposition de Jean Martin, et le Conseil municipal de Paris, à la demande de Jean Varenne, ont émis des vœux en faveur du monopole de l'alcool et de la suppression de la fabrication et de la vente de l'absinthe.

M. Grizard, président de la Fédération nationale du commerce des boissons, n'a pas manqué de protester contre ces mesures de sécurité nationale et d'adresser aux conseillers une lettre les mettant en demeure de désavouer ces votes, sous peine de s'exposer aux fureurs de la bistrocratie.

Bien entendu, sachant à l'avance l'accueil qu'il recevrait, M. Grizard s'est abstenu d'adresser sa missive aux socialistes. Seul de nos élus, par erreur probablement, Dormoy l'a reçue.

Cela lui a valu l'occasion de répondre en des termes tels que M. Grizard s'abstiendra vraisemblablement de s'y frotter à l'avenir :

Monsieur,

J'approuve sans réserves le but poursuivi par mes collègues et amis Jean Martin et Jean Varenne, auteurs de ces vœux.

Vous ne devez pas ignorer, en effet, que la lutte contre l'alcoolisme est un des points essentiels de l'action du Parti socialiste, et je m'honore, pour ma part, d'avoir contribué à son introduction dans notre programme.

J'estime, en effet, qu'il est à tout prix nécessaire d'enrayer les funestes ravages causés par l'alcoolisme, non seulement dans la classe ouvrière, mais dans toutes les classes de la société.

Je reste d'ailleurs persuadé que la population parisienne approuvera, elle aussi, la conduite de ceux de ses élus qui, parce qu'ils ont souci de la santé publique et de la dignité humaine, cherchent à engager d'une façon efficace, la lutte contre ce véritable fléau national que l'on considère, à juste titre, comme une des causes directes de la progression de la tuberculose.

Au surplus, je me plais à penser que la grande majorité des débitants de boissons, restaurateurs et hôteliers, dont le commerce n'est pas, en définitive, exclusivement affecté à la vente de l'absinthe et des alcools, a depuis longtemps reconnu la nécessité d'arrêter les effets meurtriers de l'alcoolisme, et qu'elle ne saurait, en conscience, se montrer délibérément hostile à tout effort tenté vers ce but.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

P. DORMOY, conseiller municipal.

L'Œuvre humanitaire des Annexes de l'Institut Doyen

Désireux de faire profiter la population parisienne de sa nouvelle méthode de traitement de la tuberculose, le docteur Doyen a créé, sous le nom d'Annexes de l'Institut Doyen, des consultations spéciales où les chefs de clinique traitent, sous sa direction scientifique, toutes les maladies infectieuses et particulièrement la tuberculose.

Des milliers de malades ont déjà été guéris dans ces annexes, où ils peuvent être soignés sans interrompre leurs occupations. Le traitement se fait, en général, par la voie buccale, et les injections hypodermiques ne sont nécessaires que dans un certain nombre de cas. Des conditions particulières ont été accordées, sur leur demande, à plusieurs syndicats ouvriers, notamment aux quinze mille adhérents de la Fédération générale du spectacle.

Consulter les chefs de clinique des Annexes de l'Institut Doyen :

3, rue Paul-Dubois (3e arr.).
3, rue Antoine-Vollon (12e arr.).
44, rue Vercingétorix (14e arr.).
14, rue du Commandant-Marchand (16e arr.)
126, rue Legendre (17e arr.).
89, rue Doudeauville (18e arr.).

FEUILLETON DU 1er AOUT 1914 — 23

[F]leurette

ROMAN INÉDIT

PAR

[É]mile POUGET

CHAPITRE VII

ÉTAPES D'UN CALVAIRE

— Suite —

[...]aïs ne voulut pas entendre. Et pour [...]ner un autre cours à ses pensées, elle [...]sorba à examiner ses compagnons, un [...]lard et une femme d'une quarantaine [...]nées, qui étaient sur le même rang [...]le et les trois hommes qui la précé[...]t.

[...]oiqu'elle ne vit ces trois hommes que [...]os, à leur silhouette tassée, à leur mar[...] lourde, pesante, la jeune fille présuma [...]ls devaient bien avoir près de la cin[...]taine... l'un un peu plus, les deux [...]s un peu moins.

[...] Ils n'ont pas du tout l'air de fédérés, [...]ait-elle. Pourquoi ont-ils été arrêtés ? [...]ah ! Comme moi, sans doute... par [...]e zèle de ce sergent qui exagère les [...]eçus...

[...]nant, l'instinctive stupeur du pre[...]ent était dissipée. Anaïs s'était [...] tout en observant ses compa[...]nfortune, elle se disait :

— L'essentiel est que Louis ait pu fuir à temps, leur échapper !... Pour lui, c'eût été la mort... tandis que moi j'en serai quitte pour l'ennui de cette procession...

Et toute heureuse d'avoir pu écarter de son ami ce danger, c'est le front calme qu'elle suivait l'escorte.

Puisqu'elle allait comparaître devant un officier... un officier supérieur, sans doute, elle s'expliquerait : elle dirait qui elle est... discuterait, au besoin...

Or, en supposant le pire, en admettant un excès de sévérité, il était inadmissible qu'on la retienne bien longtemps... son arrestation injustifiée ne pourrait être maintenue... on la relâcherait rapidement.

Par un raisonnement simple et logique la jeune fille se persuadait donc que l'on ne s'acharnerait pas après elle...

La voix sèche et rageuse du sous-officier l'arracha à ses réflexions.

Le sergent pressait :

— Plus vite que cela, tas de tortues !... Plus vite, cré nom de nom !...

Les pas s'accélérèrent.

Si Anaïs, souple et agile, n'éprouvait aucune peine à suivre l'escorte, il n'en était pas de même de ses compagnons, tous beaucoup plus âgés. Essoufflés, suffoqués par la montée, haletant presque, ils ne soutenaient l'allure qu'avec difficulté.

Enfin, on gagnait le plateau de la Butte et, par les étroites ruelles de l'ancien village on continuait à cheminer, tandis que le sergent examinait, d'un œil soupçonneux et inquiet, les fenêtres des maisons.

Manifestement, il avait hâte de se libérer de sa corvée car, à tous instants, il tempêtait :

— Allez-vous avancer, cré nom d'un chien !...

Avancer ?... Chose peu aisée, difficile, car la rue des Rosiers où l'on arrivait était remplie de soldats, de civils.

Cependant la petite troupe s'arrêtait devant une maison de bourgeoise apparence. Là, déjà, siégeait une prévoté, présidée par un capitaine de chasseurs.

Comme tous les habitants de Montmartre, Anaïs la connaissait cette maison : c'était dans le jardin y attenant qu'au 18 mars les généraux Lecomte et Clément Thomas avaient été fusillés...

Pestant, sacrant, piétinant sur place, le sergent s'impatientait :

— Va-t-on nous faire poireauter longtemps ?... grommelait-il.

Comme, après une attente de quelques minutes, la circulation se rétablissait, le regard du sous-officier tombait soudain sur Anaïs qui, à ce moment, passait devant lui.

Dans la demi-obscurité de la boutique des Manuel, il n'avait pu distinguer nettement les traits de la jeune fille et, au cours du chemin, elle n'avait pas attiré son attention.

Or, maintenant qu'il la voyait en face de lui, en pleine clarté, il la fixait avec une insistance singulière... il la dévisageait, comme s'il doutait du témoignage de ses yeux, de la précision de ses souvenirs, de la fidélité de sa mémoire.

Et tout en longeant le couloir, il murmurait, comme pour mieux se convaincre :

— Il n'y a pas de doute... c'est elle !... c'est bien elle !... Comment ne l'ai-je pas reconnue plus tôt ?...

Il y avait presque du regret dans l'intonation de cette dernière phrase et les yeux durs du jeune sous-officier, ses yeux d'un éclat si métallique s'assombrissaient encore.

C'est distraitement qu'il fit son rapport, l'esprit préoccupé, la pensée absente de ce qui l'entourait.

Au reste, ces messieurs de la prévôté n'avaient cure de l'écouter attentivement.

Ces juges improvisés ne s'embarrassaient pas d'une procédure compliquée.

Mieux, même ! Pour être plus expéditifs, ils négligeaient toute procédure et c'est rapidement, en une hâte fébrile qu'ils décidaient du sort des prisonniers qu'on leur amenait par fournées.

Au surplus, tous ceux-ci étaient présumés coupables. Par conséquent, la besogne de ces juges était simplifiée : ils n'avaient qu'à décider du châtiment... à prononcer leur sentence...

La chose ne traînait guère en longueur ! Sans la moindre hésitation, sans l'ombre d'un scrupule, cette sentence était vivement rendue...

Et depuis que ces officiers avaient été investis de leur redoutable pouvoir, depuis qu'ils siégeaient là... c'était presque toujours la même sentence qui tombait de leurs lèvres !

Impérativement, le prévot coupait court aux explications, aux détails, de même qu'aux négations et aux justifications des malheureux qui comparaissaient devant lui.

D'un mot, l'arrêt était rendu et d'un geste il faisait repousser au dehors, dans le jardin planté de tilleuls, le prisonnier dont le sort venait d'être décidé.

Pas plus que ses compagnons, Mlle Azémia n'eut le loisir de se disculper. Comme eux, aux premiers mots qu'elle balbutia, elle fut interrompue, bousculée, entraînée...

Une telle brusquerie la déconcerta. Atterrée de ne pouvoir protester, se justifier... littéralement bouleversée par la marche rapide des événements dont elle était victime... Anaïs était au comble de la stupéfaction, ne comprenant plus rien à ce qui lui arrivait...

On ne lui laissait d'ailleurs pas le temps de rassembler ses idées !... Immédiatement, elle se sentit poussée, jetée dans le jardin, vers un mur treillagé, tout éraflé par les balles.

C'est là, contre ce mur que, depuis des heures et des heures, les suspects amenés rue des Rosiers étaient fusillés... et cet holocauste avait été l'hommage offert par les vainqueurs aux mânes de Clément Thomas et Lecomte.

Seulement, comme les fournées de suspects se succédaient de plus en plus nombreuses... comme les cadavres s'amoncelaient par trop, devenaient encombrants... ces messieurs de la prévôté venaient de prescrire que, désormais, les exécutions sommaires se feraient en haut de la rue Saint-Denis — aujourd'hui, la rue du Mont-Cenis.

Là, dans le jardin tragique de la rue des Rosiers, on se bornerait à soumettre les prisonniers qui arrivaient... arrivaient toujours !... à l'agenouillement expiatoire, à l'amende honorable.

Oui, tous !... tous !... s'humilieraient devant ce mur et, en une attitude de supplication... et aussi de supplice !... ils devraient tous demander le pardon du grand crime, car tous !... tous !... étaient tenus pour responsables de la mort des deux généraux fusillés au 18 mars...

Maintenant, malgré toute sa bravoure, malgré toute sa force morale, Anaïs perdait de son assurance.

Que signifiait donc ce semblant d'interrogatoire, ce simulacre de jugement qu'elle venait de subir ?... Elle n'avait pu placer un mot !... Qui plus est, malgré toute son attention, elle n'avait même pas compris quelle était la sentence prononcée contre elle...

Quel sort lui réservait-on ?... Quel châtiment allait-on lui infliger ?...

C'est ce qu'elle se demande en débouchant dans le jardin planté de tilleuls.

Mais, un haut-le-corps de dégoût et d'horreur coupe court à ses réflexions : une âcre odeur de poudre, mêlée à de fades relents, la prend à la gorge, et voici que ses pieds glissent dans une boue visqueuse, épaisse...

Cette odeur fade... c'est l'odeur du sang ! Cette boue grasse... c'est une boue de sang !

Ceci n'est pourtant rien, à côté du lugubre spectacle qui frappe sa vue :

Là, à quelques pas d'elle... des prisonniers sont agenouillés dans cette boue rouge ! Ils sont prosternés en une posture d'expiation et leurs fronts courbés frôlent des flaques sanguinolentes !

Car, partout, il y a du sang !... Partout !... Ici, il s'écoule en minces ruisselets... là, il stagne dans les interstices dans les trous... y forme de petites mares !...

On a dû tuer, massacrer en masse !

En effet, Anaïs horrifiée aperçoit, un peu en avant, au pied du mur treillagé, un effrayant amoncellement de cadavres... les corps de presque tous ceux qui ont été faits prisonniers au cours de la journée... et que, presque tous, par paquets on a fusillés là !...

La jeune fille a un frémissement d'épouvante !...

Mais, à cet instant, un ordre impérieux était vociféré :

— A genoux !...

Et, à coups de poings, à coups de crosse, les soldats incitaient à l'obéissance rapide ceux qui ne comprenaient pas, hésitaient.

Sans brutalité, mais en une pression ferme, une main s'appuyait sur l'épaule d'Anaïs, restée debout.

(A suivre.)

NOUVELLES INTERNATIONALES ❀ DERNIÈRE HEURE

SUPRÊME CHANCE DE PAIX

Les Négociations entre Vienne et Saint-Pétersbourg continuent

Londres, 31 juillet. — On apprend de source diplomatique la reprise des conversations entre l'Autriche et la Russie. Ces conversations se poursuivent à la fois à Vienne et à Saint-Pétersbourg et on espère qu'elles apporteront une détente à la situation actuelle.

Aucune ambassade n'avait connaissance de nouveaux développements ce matin. Belgrade a été occupée, mais on n'a aucune idée des mesures militaires qui suivront.

On répète dans les milieux diplomatiques autrichiens que l'Autriche ne convoite aucune partie du territoire serbe. Annexer d'autres populations serbes romprait la balance des races en Autriche-Hongrie et constituerait une menace pour les intérêts du peuple de cet empire.

On croit, à Vienne, qu'un conflit européen n'est pas inévitable

Vienne, 31 juillet (source anglaise). — Les conversations continuent entre les diplomates russes et autrichiens.

L'ambassadeur de Russie a eu, hier et aujourd'hui, des entrevues prolongées au Ballplatz. Bien qu'on ne sache rien au sujet de ces conversations, on semble admettre dans la presse, ce soir, qu'un conflit européen n'est pas inévitable. — (*L'Information.*)

La nervosité à Berlin

Le *Lokal Anzeiger* écrit au sujet des dépêches échangées entre le tsar et l'empereur Guillaume :

« Le tsar ayant prié l'empereur Guillaume d'user de ses bons offices de souverain allemand s'est rendu à ce désir.

L'empereur Guillaume a ensuite poursuivi ses efforts dans ce sens, malgré la mobilisation partielle de l'armée russe et bien qu'on eût l'impression que les sentiments de la Russie n'étaient nullement pacifiques. »

La nuit dernière, encore, l'action conciliatrice de l'empereur Guillaume, grâce aux efforts de sir Edward Grey, s'exerçait suivant une nouvelle formule qui laissait bon espoir.

La mobilisation totale de l'armée russe doit donc être considérée comme une provocation des plus nettes.

Il convient encore de faire remarquer que ces jours derniers, les rumeurs relatives à l'attitude menaçante de la Russie sur la frontière allemande étaient parvenues à la connaissance de l'empereur, de sorte que le souverain a donné une preuve toute particulière de loyauté à l'égard du tsar, en n'abandonnant pas le rôle que celui-ci l'avait prié d'accepter.

La Russie a répondu à cette confiance de la façon la plus outrageante.

L'empereur Guillaume s'était montré jusqu'ici le prince de la paix. La Russie va maintenant trouver, dans le descendant de Frédéric le Grand, le prince de la guerre.

Voici maintenant ce qu'écrit le *Berliner Tageblatt* :

La Russie et ses alliés ne peuvent plus douter que l'Allemagne est fermement décidée à ne pas reculer devant la menace de la Russie et, malgré son amour de la paix, à tirer de la situation actuelle toutes les conséquences qu'elle comporte.

Tous envisagent la guerre menaçante comme un malheur épouvantable qui va éclater sur des centaines de milliers de paisibles citoyens.

Voici enfin ce qu'écrit le *Lokal Anzeiger* :

L'Empire Allemand prendra les armes s'il y est contraint. Chacun fera son devoir, confiant dans sa force et dans la justice de la cause pour laquelle il se lève. La victoire suivra les drapeaux allemands.

La *Gazette de Voss* écrit :

Dans la situation où nous nous trouvons, il est du devoir de tous les bons citoyens, d'oublier leur différence d'opinion en ce qui concerne la politique intérieure. Ils doivent être unanimes à marcher au combat pour leur patrie menacée.

Les difficultés d'une entente

Vienne, 31 juillet. — Suivant la *Nouvelle Presse Libre*, le fait que la Russie se déclare prête à un échange de vues direct avec l'Autriche-Hongrie ne simplifie guère la situation. On dit à Paris, dit le journal, que l'Allemagne doit s'entremettre pour amener Vienne à donner à la Russie certaines assurances, notamment que, après qu'elle aurait vaincu la Serbie, il ne sera pas touché à l'indépendance de ce pays. Or, l'Allemagne ne désire influencer d'aucune manière l'Autriche-Hongrie sur ses relations ultérieures avec la Serbie, et, comme l'Autriche-Hongrie elle-même ne veut pas prendre actuellement d'engagements pour l'avenir, les trois thèses allemande, austro-hongroise et russe sont encore très éloignées.

La mobilisation est générale en Autriche

Vienne, 31 juillet. — Les journaux de Vienne et de Budapest publieront demain ce qui suit :

D'après une communication officielle du 31 juillet, l'empereur a ordonné la mobilisation générale de l'armée et de la marine de guerre et des deux landwehrs, ainsi que l'appel sous les armes de la Landsturm. Ce décret est motivé par la mobilisation ordonnée par la Russie. Cette mesure n'a aucun caractère agressif, il ne s'agit que d'une mesure de précaution pour protéger absolument la monarchie.

LES HOSTILITÉS

Les Autrichiens occupent Belgrade

Londres, 31 juillet. — On mande de Semlin, au *Standard* :

Belgrade est occupé par les troupes autrichiennes. Les forces qui ont envahi la Serbie par Semendria s'avancent vers Ossipaonica.

Les Autrichiens ont repris le bombardement de Belgrade

Nich, 31 juillet. — Le 30 juillet, à 10 heures du matin, l'artillerie autrichienne a recommencé le bombardement de Belgrade.

Terazie, centre de la ville, et les principales rues sont criblés d'obus, qui ont causé des dégâts considérables. Les Serbes ne ripostent pas.

Dans un hôtel, on a arrêté des espions qui indiquaient à l'artillerie autrichienne les endroits où il fallait viser.

La levée en masse en Serbie

Athènes, 31 juillet. — On mande de Salonique que la levée en masse a été décrétée en Serbie où les autorités militaires incorporent tous les hommes valides âgés de 18 à 60 ans : Serbes, Bulgares, Grecs, Israélites et Turcs.

Ils sont immédiatement dirigés sur le quartier général.

Les populations font partout montre d'un ardent désir de combattre et du plus vif patriotisme.

Un détachement de douaniers autrichiens repoussé une attaque des Serbes

Vienne, 31 juillet. — On annonce qu'hier un détachement de douaniers a repoussé une attaque de Serbes supérieurs en nombre, près de Klotjova. Les douaniers n'ont pas subi de pertes. Les Serbes auraient perdu un officier et vingt-deux hommes.

LE BUREAU INTERNATIONAL DE LA PAIX S'ADRESSE AUX CHEFS D'ÉTAT

Bruxelles, 31 juillet. — Le bureau international de la paix s'est réuni aujourd'hui et a envoyé des appels au pape, à l'empereur de Russie, à l'empereur d'Allemagne, au roi d'Italie, à M. Wilson, à M. Poincaré, au prince de Monaco, à M. Viviani, aux ministères des affaires étrangères de Belgique, de Suisse, des Pays-Bas, d'Espagne, du Portugal, du Danemark, de Suède, de Norvège et du Luxembourg.

Le bureau conjure le président Wilson d'offrir sa médiation dans le conflit européen.

Au président Poincaré, le bureau a envoyé le télégramme suivant :

Le Bureau International de la Paix et les délégués des Sociétés de paix de tous les pays, réunis à Bruxelles, en appellent à l'éminent juriste qu'est le président de la République française pour qu'il suggère jusqu'au succès final les diverses modalités pacifiques et juridiques susceptibles d'éviter une conflagration générale.

A M. Viviani, le bureau a adressé la dépêche suivante :

Le Bureau international de la paix et les délégués des sociétés pacifistes, réunis à Bruxelles, adressent un chaleureux appel au gouvernement de la République française, actif collaborateur de l'œuvre juridique de La Haye, pour réclamer des autres gouvernements que tous les efforts soient dirigés vers une solution pacifique du conflit, et qu'aucun acte de nature belliqueuse ne soit accompli, ses conséquences pouvant être irréparables. La France, en raison de son passé et de ses traditions, ne peut que coopérer à la civilisation mondiale et ne peut consentir à ce que l'Europe soit livrée à l'œuvre de destruction et de mort. Les pacifistes de tous les pays comptent sur elle pour la sauvegarde de la paix générale.

DANS LES PAYS BALKANIQUES

La neutralité ottomane

Athènes, 30 juillet. — Dans une conversation avec M. Streit, ministre des affaires étrangères, le ministre de Turquie a déclaré aujourd'hui que la Turquie n'a aucun intérêt à intervenir dans le conflit austro-serbe. Cette déclaration est considérée comme ayant un caractère personnel et non officiel.

L'attitude de la Grèce

Athènes, 31 juillet. — Je tiens de bonne source que le roi Constantin a déclaré, hier, à une haute personnalité militaire, que la Grèce ne prendrait part au conflit austro-serbe que dans le cas où l'armée bulgare ou l'armée turque entrerait en ligne.

AUCUNE MOBILISATION N'A ÉTÉ ORDONNÉE EN ITALIE

Rome, 31 juillet. — Le conseil des ministres s'est réuni au palais Braschi. Tous les membres du cabinet étaient présents.

Les ministres ont pris connaissance des dernières nouvelles de Berlin et de Pétersbourg.

Ils ont constaté, quoique la gravité de la situation soit sans précédent, qu'aucune mobilisation n'a été ordonnée.

On dément tous les bruits d'après lesquels des mesures pouvant porter ombrage à la France auraient été prises dans la région des Alpes.

Le conseil a duré de dix heures du matin à une heure de l'après-midi.

MANIFESTATIONS SERBOPHILES EN ESPAGNE

Barcelone, 31 juillet. — Des groupes importants de manifestants ont parcouru hier les principales rues de la ville en acclamant la Serbie. Ils ont été dispersés par la police sans incident.

Les nationalistes ont publié un manifeste invitant la population à assister à un grand meeting de sympathie à l'égard de la Serbie, qui sera tenu demain samedi. — (*L'Information*).

MOBILISATION GÉNÉRALE EN BELGIQUE

Bruxelles, 31 juillet. — La mobilisation générale a été décrétée ce soir.

L'armée belge comprendra les classes de 1902 à 1913.

Bruxelles, 31 juillet. — Tous les officiers de réserve ont été rappelés cette nuit. On prend les dernières dispositions pour mettre la cavalerie à l'effectif de paix renforcé.

Les commissions de remonte fonctionnent activement. Tous les chevaux ont été réquisitionnés. Les automobiles l'ont été également. Les chauffeurs belges de taxi-autos ont été priés de se tenir à la disposition des autorités militaires.

Le ministère de la guerre a demandé aux journaux de ne plus publier, à partir d'aujourd'hui, de renseignements sur les mouvements de troupes.

A Bruxelles, la poste, le télégraphe et les magasins ont refusé du numéraire sur les billets de banque. La panique est telle que l'on vend des billets de 20 francs pour 5 francs en numéraire.

La Banque Nationale paie à guichets ouverts et a annoncé cet après-midi la frappe de 20 millions d'or. Elle exige le paiement en or de ses effets sur l'étranger.

MOBILISATION EN HOLLANDE

Mobilisation générale en Hollande

La Haye, 31 juillet. — La reine a signé, aujourd'hui, à une heure et demie, un décret ordonnant la mobilisation générale. — (*L'Information.*)

Une déclaration de la reine

La Haye, 31 juillet. — La reine a déclaré qu'il existe pour les Pays-Bas, danger de guerre, et que la Chambre sera convoquée.

Convocation de la Chambre

La Haye, 31 juillet. — La Chambre est convoquée pour le 3 août dans l'après-midi.

LE PORTUGAL MOBILISE 10.000 HOMMES

Lisbonne, 30 juillet. — Au cours du conseil des ministres, la situation actuelle de l'Europe a été examinée. Le ministre des affaires étrangères a reçu mission d'exposer aux chefs des partis politiques la gravité de la situation et à quel point serait actuellement préjudiciable toute intransigeance de la part des partis.

Le journal *Noite* dit qu'en vertu du traité d'alliance avec l'Angleterre, 10.000 Portugais seraient mobilisés, au cas où cette nation ferait la guerre.

Dans les Bourses étrangères

Le Stock Exchange fermé

Londres, 31 juillet. — Pour la première fois dans les annales de l'histoire du Stock Exchange, celui-ci a été fermé par le Comité, à dix heures, ce matin, et jusqu'à nouvel ordre.

Voici l'avis officiel affiché en Bourse :

Le Comité du Stock Exchange a décidé de fermer immédiatement le Stock Exchange jusqu'à nouvel avis. Une note officielle sera publiée la veille du jour où la Bourse devra être rouverte.

D'autre part, le Stock Exchange de Liverpool a été également fermé jusqu'à nouvel avis.

Les Bourses de Glasgow, d'Edimbourg et de Manchester ont été fermées aujourd'hui.

En Allemagne

Berlin, 31 juillet. — Le Syndicat de la Bourse des valeurs a ordonné d'annuler toutes les cotations de cours. La Bourse reste ouverte jusqu'à nouvel ordre. Il n'y a pas d'affaires. A la Bourse du commerce, les affaires se font comme précédemment.

Berlin, 31 juillet. — Le Syndicat de la Bourse du commerce a décidé que les cours des marchandises disponibles seront seuls cotés demain et que la cotation des affaires à terme sera supprimée. La même décision a été prise par le comité du marché du matin.

En Russie

Odessa, 30 juillet. — La Bourse des valeurs est fermée pour trois jours. Le marché des céréales continue.

En Hollande

Amsterdam, 30 juillet. — A la suite de l'attitude d'un certain nombre de membres de la Bourse des fonds publics, un Syndicat de banquiers qui s'était formé, avec un capital de 25 millions, a été dissous.

Une nouvelle réunion des principaux banquiers a eu lieu à la Banque néerlandaise, en présence des ministres des finances et de l'agriculture.

Les banquiers et les ministres se sont rendus à la Haye pour conférer avec les autres ministres sur les mesures à prendre en vue d'amoindrir la crise financière.

En Belgique

Bruxelles, 31 juillet. — A 3 heures, la Banque Nationale a fermé ses guichets pour aujourd'hui. Une foule considérable, qui faisait queue depuis ce matin sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, a manifesté son mécontentement et les gendarmes, baïonnettes au canon, ont dû intervenir, pour faire évacuer les alentours de la Banque.

La Bourse a été fermée aujourd'hui. Elle sera fermée demain. La liquidation de fin juillet est reportée au 14 août, sauf amélioration de la situation internationale. — (*L'Information.*)

En Roumanie

Bucarest, 30 juillet. — La Banque nationale roumaine a élevé le taux de l'escompte à 6 % et le taux des avances sur titres à 7 %.

AU CONSEIL DES MINISTRES

Les Ministres se sont réunis hier à l'Elysée

Ils ont tenu dans l'après-midi, à 4 heures, à l'Elysée, un conseil extraordinaire, sous la présidence de M. Poincaré.

Ils se sont occupés des affaires extérieures. Le gouvernement, en attendant le résultat des négociations diplomatiques engagées, continue à prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer la protection de nos frontières.

La question des échéances

Le Conseil des ministres, dans sa réunion de demain s'occupera de la question de la prorogation des échéances.

Trois Décrets ont été pris hier soir

Le Conseil des ministres a pris les trois décrets suivants :

1° Prorogation des protêts et des échéances jusqu'au 31 août.

2° Prohibition de la sortie des farineux et des produits divers du sol et de l'industrie.

3° Levée des droits relatifs à l'importation de la farine.

Le conseil se réunira demain matin, à huit heures et demie.

La Mort de Jaurès

AUX CAMARADES AUX OUVRIERS

Camarades, amis, peuple ouvrier de Paris qu'il comprenait, qu'il aimait, oui, c'est vrai, Jaurès, notre grand et bon Jaurès, Jaurès, notre ami, notre guide, Jaurès est mort.

C'est vers vous que nous nous tournons, c'est avec vous que nous voulons pleurer, c'est vous qui comprendrez toute l'immensité de notre peine, la vôtre.

Mort, mort à l'heure où tous sentaient en lui plus que jamais une admirable force de paix internationale ! Mort à l'heure où il allait jouer dans l'histoire pour l'Internationale civilisée et pour sa patrie, le grand rôle auquel tant d'années de génial labeur, d'héroïque bataille et d'expériences douloureuses le destinait. Mort, lâchement frappé, victime de ces forces de brutalité et de sauvagerie qu'il haïssait, qu'il combattait sans merci et dont il espérait qu'un jour, enfin, la claire raison triompherait chez les individus comme parmi les foules.

Ah ! que tous ces mots nous semblent insuffisants !... Mais il faut écrire, il faut se mettre au travail, courageusement, simplement comme il le voulait, comme il en donnait l'exemple. Exténué, harassé, secoué des plus violentes émotions, enthousiaste ou inquiet, il s'asseyait, à l'une de ces tables, pour exprimer, pour vous, lecteurs amis, pour vous camarades ouvriers, le sentiment commun d'espérance ou de colère, pour donner dans les heures graves le conseil d'action et de sagesse qui faisait de lui notre guide si avisé et si sûr.

Au travail ! il le faut, pour assurer sans lui, le cœur serré, les responsabilités qu'il nous rendait si légères. Il le faut, pour être dignes de lui, pour faire lever, même en ces heures troubles, la semence qu'il a jetée si généreusement, si abondamment par un sacrifice quotidien de lui-même, dans tout le monde ouvrier. Il le faut, pour que l'œuvre d'émancipation prolétarienne soit poursuivie sans trêve, sans défaillance.

Ce n'est pas ce soir, c'est demain, c'est dans cinq ans, c'est dans dix ans, dans les heures chargées de révolution, ou dans le travail du Parlement, que nous sentirons le vide immense.

Perte pour notre Parti, qu'il conduisait à toutes les batailles avec une sûreté de vues, avec une certitude de tactique qui nous imposait à tous admiration et confiance.

Perte pour notre journal, qu'il avait créé, maintenu, développé, qu'il avait vu enfin grandir en force et en influence, conquérant le cœur et la raison du peuple ouvrier !

Perte immense pour le Parlement qu'il ennoblissait et glorifiait ! Il avait suscité contre lui des haines sauvages, les haines d'hommes qui ne connaissaient de lui que les abominables calomnies dont il est mort. Mais c'était dès hier chez tous ses collègues, présents à Paris, comme chez tous les journalistes parlementaires, une consternation émouvante.

Perte pour la France, oui, pour le pays qu'il chérissait, en patriote clairvoyant et génial, pour le pays dont il savait, comme nul au monde, célébrer les plus nobles et les plus hautes traditions. Ah ! si les misérables qui le poursuivaient de leur rancune sauvage, l'avaient entendu ce soir encore parler à des membres du gouvernement de la politique française, de sa liberté d'action, pour la paix !

Mais perte aussi et surtout pour l'Internationale entière, dont il était un des chefs les plus aimés ! Ceux qui ont connu nos Congrès internationaux savent l'admiration, l'enthousiasme, l'affection confiante que les ouvriers de tous pays professaient pour lui. Demain, longtemps encore, tous diront ici l'autorité que lui avaient valu sa géniale intelligence et la générosité de son cœur. Il était pour l'Internationale socialiste la grande voix de la conscience et de la revendication humaines.

Camarades du Parti, syndicalistes qui, ce soir, versiez avec nous des larmes fraternelles, républicains sincères qui saviez les services rendus par lui à la République, ouvriers, révolutionnaires du grand Paris, nous comprenons votre douleur, votre rage.

Nous vous disons : « Gardez votre sang-froid ! Soyez calmes ! Soyez comme il le voulait, dignes de l'organisation et de la grande cause qu'il servait ! Soyez fidèles à sa méthode ! Tous ensemble, nous prendrons et suivrons comme il l'aurait voulu les décisions qui conviendront à la grandeur de notre deuil et aux graves circonstances qui nous rendent sa perte encore plus douloureuse et plus grave.

ALBERT THOMAS.

LA PLUS CRUELLE PERTE POUR L'INTERNATIONALE

C'est au lendemain de la très importante réunion — du véritable conseil de guerre — du Bureau Socialiste International que notre Jaurès vient d'être enlevé à la lutte. C'est à un moment où il venait de rendre le plus grand service à son pays au socialisme et à la cause de la paix que Jaurès est tombé foudroyé par les coups de revolver d'un misérable.

Ceux qui ont assisté aux séances du Bureau Socialiste International comme ceux qui ont entendu l'admirable discours prononcé mercredi dernier par Jaurès au Cirque Royal de Bruxelles saisiront et sentiront mieux que personne la grande perte que l'armée socialiste et les partisans de la paix viennent de subir au moment le plus tragique de l'histoire de l'Europe contemporaine.

Nul mieux que Jaurès, qui connaissait à fond toutes les questions concernant la politique internationale, qui vivait dans toute son intensité la vie du mouvement prolétarien et qui interprétait comme personne la psychologie de la classe ouvrière, nul mieux que l'illustre défunt n'était désigné pour guider l'Internationale tout entière dans les rudes batailles que nous aurons incessamment à affronter.

Le Congrès international du 9 août sera assurément le plus important de tous ceux que l'Internationale a tenus jusqu'ici. Ce Congrès aurait trouvé en Jaurès le conseiller le plus éclairé et l'interprète le plus fidèle de la pensée et des sentiments socialistes. C'est pourquoi le crime d'hier soir apparaîtra à tous les militants comme la plus cruelle et la plus foncièrement scélérate de toutes les actions qu'en ce moment pouvait accomplir un être humain.

L'Internationale tout entière apprendra aujourd'hui avec horreur et stupeur la perte de l'homme qui lui faisait le plus grand honneur et qui lui avait rendu et lui pouvait rendre encore les services les plus éminents. Elle ne se consolera qu'en puisant dans l'exemple de notre cher maître le courage nécessaire pour la lutte et les grandes vertus qu'il déployait dans la défense du socialisme et de la cause de l'humanité.

FABRA RIBAS.

DÉCLARATION DU COMITÉ CONFÉDÉRAL

Le Comité confédéral apprend, au cours de sa séance, le lâche assassinat qui vient de frapper la noble figure que fut Jaurès.

Traduire le sentiment de douleur qui étreignit les militants présents est impossible.

En Jaurès, c'est le défenseur le plus clairvoyant, le plus ardent des causes humaines qui disparaît.

La classe ouvrière perd en lui un militant, un artisan dévoué, sincère, actif d'un meilleur devenir social.

Toujours au premier rang des bons combats, pour le droit, pour la vraie justice, il tombe victime des idées qui sont nôtres, qui sont celles du prolétariat international.

Dans notre douleur, un réconfort nous vient. C'est que cette conscience, haute, noble, survivra dans la mémoire de tous les travailleurs.

Au nom de la classe ouvrière organisée de ce pays, nous saluons cette noble et énergique figure qui s'en va, cette grande et éloquente voix qui, dans des circonstances les plus dramatiques peut-être qu'elle eût à commenter, vient de se taire si tragiquement.

Pour le Comité confédéral :
Le bureau : L. Jouhaux, Yvetot, Dumoulin, Lapierre, Marck, Colveyrack.

APRÈS L'ATTENTAT

Ce qu'a dit l'assassin

Conduit au service de la police judiciaire, l'assassin a été immédiatement introduit dans le cabinet de M. Mouton, où se trouvaient déjà réunis MM. Lescouve procureur de la République ; Drioux, juge d'instruction, et Basquart, secrétaire général du Parquet.

Interroge sur son identité, le misérable commence par déclarer qu'il ne la fournirait pas tant qu'il n'aurait pas avisé personnellement son père de l'attentat qu'il venait de commettre.

— Les journaux, a-t-il dit, arriveront dans mon pays vers huit heures du matin et mon père me reconnaîtra sans doute à mon signalement qu'ils n'auront pas manqué de fournir.

M. Mouton lui a répondu que ce n'était pas là le moyen précis d'aviser son père avec tous les ménagements nécessaires et qu'il était préférable pour lui de se faire connaître.

L'assassin est entré alors dans la voie des aveux.

— Je me nomme, a-t-il dit, Raoul Villain. Je suis né à Reims le 12 septembre 1885. Je suis élève de l'Ecole du Louvre, section d'archéologie et j'habite 44, rue d'Assas. Mon père est greffier au tribunal civil de la Seine et ma mère est internée dans une maison d'aliénés depuis vingt ans environ.

Après avoir fourni ces renseignements, le misérable, qui s'explique avec une élégance rare, a déclaré que depuis longtemps déjà il nourrissait le projet d'attenter à la vie de Jaurès qu'il considérait « comme un homme nuisible à la patrie ».

Son attitude contre la loi de trois ans, a-t-il ajouté, m'a exaspéré et c'est alors que je me décidai définitivement à le supprimer.

M. Drioux a enregistré les aveux de l'assassin qui a été écroué à la Santé à une heure du matin.

Devant " L'HUMANITÉ "

Plus de cinq mille personnes vinrent, en apprenant l'horrible assassinat, manifester devant l'*Humanité*. Des cris de : « Vive Jaurès » retentirent, coupés de cris « Assassins ».

La douleur de cette foule est impossible à décrire. Il y a là des jeunes filles qui pleurent, des ouvriers encore en vêtement de travail, et tous réclament le châtiment de l'assassin. On se rend compte que les manifestations les plus redoutables vont avoir lieu. Il faut que Lauche paraisse à la fenêtre pour prêcher le calme, contenir le flot, apaiser la douleur.

Citoyens, dit-il, il nous est impossible de vous décrire notre chagrin... Attendez. Conservez votre calme, votre sang-froid. Jaurès est assassiné par un individu qui s'est arrangé pour cacher son identité.

Attendez dimanche. Nous vous convoquerons mais je vous supplie retirez-vous.

Alors, l'*Internationale* retentit, puissant, et le peuple s'en va comme à regret.

CHEZ JULES GUESDE

Ce fut au citoyen Bon, député de Clichy, que revint la triste et délicate mission d'annoncer au citoyen Jules Guesde l'abominable nouvelle.

Quand, à 10 h. 1/2, il arriva rue Singer, Jules Guesde, gravement malade, était couché.

— Mon ami, dit Bon, un grand malheur nous frappe. Jaurès vient d'être assassiné.

Alors, la stupeur s'empara de Jules Guesde, une terrible crise de toux le secoua, par deux fois, épuisé, il retomba sur son lit.

Une heure après, soutenu par sa fille, il arrivait en larmes à l'*Humanité* et nous disait son immense douleur.

La répercussion dans les quartiers ouvriers

La lugubre nouvelle s'est rapidement répandue dans les quartiers ouvriers où elle a produit une émotion intense et une effervescence très vive.

C'est à dix heures qu'elle a été connue à Belleville. Presque aussitôt la foule s'est amassée dans les grandes rues du quartier pour commenter le lâche assassinat. Les paroles d'exécration et de colère couraient dans les groupes. La place Gambetta était noire de monde.

Des travailleurs de ce quartier, comme poussés par un sentiment instinctif, désireux aussi de connaître les détails du crime, sont descendus en masse vers la place de la République. Et ils seraient sans nul doute allés plus loin, si de grandes forces de police rapidement mobilisées n'étaient accourues pour les contenir. La place n'a été déblayée qu'après des charges violentes. Des arrestations ont été opérées.

A TRAVERS LA PRESSE

L'assassinat de Jaurès

La Guerre Sociale (Gustave Hervé) :

Soyez contentes, vipères qui, depuis des années, sifflez aux oreilles de tous les imbéciles que cet homme était vendu à l'Allemagne !

Mais vous, les patriotes intelligents, pleurez ! La France a perdu le meilleur et le plus grand de ses enfants.

Mais vous, les mères de France, pleurez ! vos fils ont perdu celui qui, depuis dix ans à la tête de notre Parti, a le plus lutté pour leur éviter l'horreur de la boucherie qui nous menace.

Nous, mes pauvres amis socialistes, ne pleurons pas : l'heure n'est pas aux gémissements.

Ne pleurez pas ! Et surtout étouffez pour le moment vos cris de rage et vos rugissements de colère.

Oui, vous aviez raison, mes amis, quand vous suiviez la voiture funèbre qui portait son cadavre encore chaud, de crier haletants : « Vive Jaurès ! Vive Jaurès ! » Il vit. Mort, il est plus vivant que jamais.

Prêtez l'oreille. Il vous parle. Vous l'entendez ? Vous reconnaissez sa voix, vous qui l'avez entendue tant de fois dans vos meetings ? Vous reconnaissez son enseignement, vous qui savez bien comment il savait concilier dans son cerveau puissant ce que nous devons à la paix et à l'humanité, et ce que nous devons à la patrie !

Ecoutez ! Ecoutez ! Reconnaissez sa voix : « Mes amis, mes enfants, la patrie est en danger.

« Ils m'ont assassiné !

« En voulant me venger, n'assassinez pas la patrie ! »

La Petite République (éditorial) :

La mort de Jaurès, c'est un deuil national ! En lui, la France perd le plus grand orateur des temps modernes ; elle pleure aussi un de ses fils auquel on pouvait uniquement reprocher de trop généreuses illusions, mais dont la probité, le désintéressement, la droiture firent l'honneur du Parlement.

Tous, amis ou adversaires, nous étions fiers de lui, comme d'une de nos gloires les plus pures. Lorsqu'il descendait de la tribune, après ces merveilleuses envolées où la splendeur du verbe servait une pensée toujours noble et une prodigieuse érudition, les applaudissements se faisaient unanimes. S'il n'emportait pas toujours l'adhésion à sa thèse, jamais il ne laissait indifférents des auditeurs qui rendaient hommage à sa conviction et à son génie.

Sa grande voix s'est tue maintenant, étranglée par l'acte monstrueux d'un fou criminel. Elle ne s'élèvera plus pour la défense des opprimés ; elle ne retentira plus pour les grandes causes de justice dont il fut, en des heures inoubliables, le plus opiniâtre champion.

Ce nous est une douleur que notre émotion nous rend impuissants à exprimer.

La République française (M. Spronck) :

A l'instant même, nous apprenons l'abominable assassinat de Jaurès par un inconnu dont, pour l'honneur du pays, nous voulons espérer qu'il est un vulgaire dément. L'assassinat, en toutes circonstances, est toujours un crime sans excuse ; dans les circonstances que nous traversons, lorsqu'il ne doit plus y avoir entre nous de discordes politiques, l'assassinat apparaît encore plus criminel et encore plus indigne d'être pardonné.

Par malheur, dit-on, la folie est contagieuse. Alors, à tous ceux qui ont conscience de la gravité de l'heure il appartient d'employer leurs suprêmes efforts pour tâcher de limiter la contagion ; il leur appartient surtout de prêcher d'exemple et, selon le mot de Gambetta, « d'élever leurs âmes et leurs cœurs à la hauteur de la situation, en montrant au monde ce qu'est un grand peuple qui ne veut pas mourir ».

L'Aurore (M. Maxime Vuillaume) :

La mort de Jaurès, qui arrachait des larmes à tous ceux que nous avons vus après l'attentat, doit être pour tous un enseignement. Le crime doit nous montrer encore une fois que, dans les luttes des partis — car c'est un crime de parti, à moins que l'assassin ne soit un de ces fous effroyables qui émergent des situations troublées — ce crime doit nous montrer le danger des accusations et des calomnies, lancées parfois avec une inexcusable et, on le voit, une criminelle légèreté. Hélas ! quelle réponse ! Amis et ennemis pleurent, nous en sommes sûrs, sur la dépouille de celui dont ils n'épousaient pas toutes les convictions, mais qu'ils reconnaissaient tous comme le plus sincère, le plus loyal, le plus fermement attaché aux idées qu'il défendait. La tribune perd en Jaurès l'un de ceux qui lui ont apporté le plus d'éclat. La République et la France perdent en lui l'un de leurs fils les plus justement admirés.

SUR LES GRANDS BOULEVARDS

Une foule immense et calme dans son ensemble y a circulé toute la soirée

C'est la foule des jours de fête ou des jours de fièvre. — la grande foule où toutes les classes sont mêlées — qui, à partir de huit heures et jusqu'à une heure avancée de la nuit, descend et s'amasse sur les grands boulevards.

A neuf heures, c'est une véritable mer humaine qui s'étend et se déroule par vagues inégales de la place de l'Opéra à la place de la République. C'est à cette heure-là qu'elle bat son plein.

Comme les jours précédents, c'est sur le boulevard Poissonnière où, devant le *Matin* et aux abords des devantures éclatantes, où peut s'inscrire en lettres blanches sur des cadres bleus, la suprême et angoissante nouvelle, — c'est là, en un large espace, sur les deux trottoirs et sur la chaussée, que se trouve le centre de la vaste agglomération.

Il y a là une force imposante de police prête à parer à toutes les éventualités ? A quelles éventualités... Cette foule est calme dans un ensemble, oui, calme, très calme et comme recueillie.

Un grand bruit de temps à autre s'élève devant le trottoir du *Matin*, au point de fervescence de cette foule.

Quel est le sens de ce bruit où l'on ne perçoit aucune parole ? Peut-être des huées à l'adresse de quelque citoyen hardi qui s'est timidement lamenté sur la menace de l'effroyable cataclysme ? Peut-être aussi l'expression instinctive de l'exaltation intérieure qu'exaspère, au passage d'une nouvelle, l'approche terrible de l'irréparable.

Deux officiers supérieurs de la garde républicaine, suivis d'un trompette — sans doute le trompette des sommations — passent à cheval. La foule s'écarte.

La lugubre nouvelle

Dix heures. Des gardes municipaux passent rue Montmartre, le fusil sur l'épaule, d'un pas hâtif. Et c'est au moment où nous plaisons à noter le recueillement de cette foule que circule la désolante nouvelle.

Jaurès vient d'être assassiné au café du Croissant. Cette nouvelle cause une impression de stupeur profonde, en circulant de bouche en bouche. Et, tandis qu'une foule de gens se précipitent vers le lieu où s'est commis l'abominable assassinat, nous écoutons ces tristes paroles qui tombent dans un groupe silencieux :

« Ah ! quel malheur ! Quel malheur ! On va dire là-bas qu'on a tué à Paris. On l'a tué le lendemain du jour où il venait de faire appel à l'union nationale. Oui, c'est un grand malheur pour le pays. »

CONTES ET NOUVELLES

Le Tétanos

En apercevant le Docteur Brenier, qui passait devant sa boutique, M. Letort, pharmacien, eut un regard chargé d'éclairs. Il haïssait son voisin depuis longtemps, pour des raisons profondes et mystérieuses qu'il n'eût su donner ; peut-être aussi, à cause de la sympathie très pure que le médecin avait inspirée autrefois à Mme Letort, l'épouse qu'il avait perdue.

Les subtilités du cœur humain sont inconcevables : jamais M. Letort n'avait aimé sa femme ni personne, d'ailleurs, car il méprisait comme il sied le monde du sentiment ; mais, du moins, il savait être jaloux et tracassier, et il avait exactement donné à sa femme autant de douleur qu'il lui devait d'amour.

Au moment même où le docteur Brenier passait le seuil de sa maison, un homme entra dans la pharmacie. Comme il restait près de la porte, M. Letort l'invita à pénétrer plus avant dans le sanctuaire des drogues. Puis, il s'inquiéta de son client. Très correctement vêtu, le nouvel arrivant semblait calme, n'était un tremblement discontinu du bout des doigts. Il posa son chapeau sur une chaise et interrogea lentement.

— Monsieur, êtes-vous un honnête homme ?

M. Letort se troubla et répondit en balbutiant qu'il se croyait cet honneur.

— Je le saurai ! répondit l'étrange client. Puis, il toussa, passa la main sur son front précocement ridé et prenant entre deux doigts de sa main droite le bouton supérieur du veston du pharmacien, il parla en ces termes :

— Monsieur, vous appartenez à une corporation que je méprise et que je hais. Vos pareils m'ont fait autant de mal qu'on en peut faire à un homme. Je souffre ici (il désigna son cœur) et ici (il se frappa le front). Ma douleur est immense. Je suis une victime ! Vous êtes le trente-deuxième pharmacien que je consulte... et le dernier ! Plus tard, vous saurez pourquoi...

M. Letort comprit enfin ; il regarda les yeux de son client et les trouva fixes. Il réfléchit que son élève était sorti et qu'il était seul. D'un mouvement brusque, il se dégagea et passa derrière un comptoir.

L'homme n'y prit garde.

— Mais enfin, que désirez-vous, Monsieur ? articula le pauvre potard.

— Un médecin, mais un vrai ! Tous m'ont trompé. Monsieur, je veux qu'on me soigne, je veux qu'on me guérisse, mais je défends qu'on touche à mon tétanos !

— Votre té...

— Mon tétanos ! Je l'ai, je le garde ! vous entendez : je veux qu'on sauve mon tétanos !

M. Letort hésitait : devait-il employer la douceur ou la violence, ou bien, d'un bond, gagner la porte et s'enfuir dans la rue ? Mais une idée lui vint. L'homme continuait :

— Monsieur, faites-le pour moi ! Indiquez-moi un médecin qui m'écoute, qui m'obéisse. Vous pouvez compter sur moi. Ma puissance est considérable : j'ai été sergent au 97e d'infanterie coloniale ; je puis boire douze absinthes sans respirer et j'ai dormi trois mois de suite avec la reine Pomaré !

— J'ai votre affaire, cher monsieur, répliqua doucement l'honnête pharmacien. En face habite le docteur Brenier ; c'est un homme savant et doux et je suis sûr de lui comme de moi-même. Croyez-moi, c'est Dieu qui vous a envoyé ici.

Déjà l'homme traversait la rue et disparaissait dans le vestibule. M. Letort eut un sourire cruel. Il connaissait les goûts de son voisin et son humeur tranquille et calme, sa peine à la mort d'un malade et surtout sa peur enfantine des fous. Aussi, il exultait !

— Débrouille-toi, mon bonhomme... hurla-t-il. Et rêvant de bruit, de scandale, d'attaque et de coups, il vit les agents qu'on requiert, le forcené qu'on entraîne brutalement sous les hurlements de la foule, pendant que le médecin tuméfié, en loques, court chez le commissaire porter son témoignage.

Encore quelques minutes et il se régalerait d'un tel spectacle. Et c'est en sifflant une mazurka qu'il atteignit pilon et mortier et qu'il entama la fabrication d'une boîte de pilules.

***

Le Docteur Brenier rêvait : passe-temps de célibataire. Il attendait les clients sans impatience ni joie, mais avec résignation. Il connaissait la douleur humaine, celle qu'on soigne et guérit quelquefois et qui dépend du médecin. Mais l'autre douleur, celle qu'on n'avoue pas, qui vient des profondeurs de l'être, de l'intelligence inquiète, du cœur douloureux et brisé, qui donc saurait y porter remède ?

Dans sa solitude, l'image de Mme Letort passa devant ses yeux : brune et fine elle lui tendait les mains. Hélas ! Il l'avait aimée silencieusement, respectueux et timide. Brusquement, la mort l'avait enlevée sans qu'un mot, un geste les eut jamais apaisés.

Depuis, il se souvenait d'elle avec tendresse et désespoir.

Il se tourna lentement vers le malade que la petite bonne venait d'introduire.

— Entrez et asseyez-vous, je vous en prie, monsieur, dit-il.

L'homme s'affaissa dans un fauteuil, les yeux mi-clos.

— Vous souffrez ? interrogea le médecin.

Aucune réponse.

— Où souffrez-vous ?

L'homme montra son cœur.

— Voyons, mon ami, déshabillez-vous.

Et, paternellement, le docteur Brenier aida son client muet à retirer veste, gilet et chemise. Puis, lentement, consciencieusement, il ausculta.

— Respirez ! Ne respirez plus ! Comptez ! quarante, un, deux, trois...

Docile, l'homme obéit. Le docteur retira la tête. Il n'aimait point ces recherches sans résultat immédiat. Il doutait alors de son savoir ; il injuriait son art et se méprisait lui-même.

C'est avec tristesse qu'il dut avouer :

— Je ne trouve rien !

Il leva les yeux sur son client.

— Rien ! Et mon tétanos ?

Ah ! ces yeux ! le médecin les reconnaissait. Tremblant, il se réfugia derrière son bureau.

L'homme le dévisageait férocement. Il le scrutait, jusqu'à l'âme, d'un regard à la fois fixe et perdu, terrible, hallucinant ! Sur le front, creusé de rides profondes et larges, brusquement, la sueur ruissela. Le cou gonflé, les bras et les jambes raidies, l'homme semblait quelque terrible statue du remords ou du désespoir.

Il fit un pas. Le docteur sentit l'angoisse le prendre à la gorge.

— Ah ! Je n'ai rien ! hurlait le malheureux. Crapule ! Et mon tétanos ! Mais je le garde ! tu entends, bandit !

Le médecin se ressaisit. Il fallait le calmer, l'expédier.

— Votre tétanos ! Pourquoi ne m'en parlez-vous pas ?

Il s'approcha du malade. Mais l'autre bondit en arrière.

— Ne me touchez pas ! Ne touchez pas à mon tétanos !

— Enfin, que désirez-vous ? balbutia le praticien.

— Guérir mon cœur et garder mon tétanos !

— C'est facile ! répliqua le docteur Brenier. Vite, il rédigea une formule : bromure et eau distillée.

— Avec cela, mon ami, dit-il, je réponds de vous.

« Dans quelques jours, votre cœur battra comme le mien. Et vous aurez sauvé votre tétanos ! Soyez calme, dormez bien, rassurez-vous !

Lentement, l'homme remit ses vêtements ; il prit le temps de refaire avec science et coquetterie sa raie, il lissa sa moustache, pendant que le docteur Brenier tremblait d'impatience.

Il prit l'ordonnance, paya et regardant le médecin bien en face :

— Gare à vous, si vous m'avez trompé ! gronda-t-il. Vous apprendrez à me connaître : je peux tout ! J'ai été sergent au 97e colonial, je bois douze absinthes et j'ai dormi avec la reine Pomaré !

— Je vous crois, mon ami ! répondit le docteur — et quand la porte se referma sur le terrible malade, il s'écroula dans un fauteuil.

***

M. Letort s'impatientait. Toujours rien ! Le soleil, gagnant l'ouest, venait, petit à petit, dorer le trottoir et illuminer les bocaux rouges, bleus et jaunes. Puis, une inquiétude le saisit. Il redouta quelque catastrophe. Serait-il responsable d'un accident, d'un crime ? Mais la rue restait calme et déserte. On entendait, au loin, les cris d'un marchand.

— Deux sous ! la violette qui embaume !

Les moineaux pépiaient dans le crottin chaud ; un cheval hennissait de joie. C'était une claire et belle journée de printemps. M. Letort se frotta les mains et s'épanouit silencieusement.

— Comme il fait bon vivre ! pensait-il. Il reprit ses pilules...

La porte s'ouvrit brusquement et sans un mot, le fou tendit l'ordonnance. Le pharmacien tressaillit. Il lut d'un coup d'œil. Ce serait vite fait.

— Une minute, Monsieur !

Mais, brusquement, l'homme bondit.

— Ah ! mon tétanos ! Toi aussi, brigand, tu m'assassines ! Et tu crois que je me laisserai faire. Non ! Mais voyez cette loque !...

Et il secouait le pauvre bougre, affolé, étranglé, muet d'horreur.

— Mais tu es le dernier, tu entends, le dernier ! Regarde-moi ! Je suis grand, puissant, terrible ! Je bois douze absinthes, tu entends, douze ! Et j'ai dormi avec la reine Pomaré ! En peux-tu dire autant ? bandit !

Ce fut bref ! Le fou lâcha le pharmacien, mais sans lui donner le temps d'un mouvement, saisissant une chaise, d'un geste vif et précis, il l'assomma.

Maurice DELEPINE.

DANS TOUS LES CAFES demandez le Quart Célestins Apéritif et Digestif.

A TRAVERS PARIS

Sculpteur volé

Un artiste connu en Italie, M. Migno di Bella, sculpteur du roi et de la reine, avait pris place dans un wagon de première classe du Métropolitain.

En arrivant à la station de la place Blanche, l'artiste sauta sur le quai ; un individu le bouscula et s'enfuit. Peu après, le sculpteur s'apercevait que sa montre et sa chaîne avaient disparu. M. di Bella s'est empressé d'aller déposer une plainte entre les mains de M. Thiéry, commissaire du quartier Saint-Georges.

Ces bijoux ont pour lui un prix inestimable : la montre, en or massif, lui avait été donnée en 1882 par la reine Marguerite, souveraine d'Italie.

LES POTAGES KNORR SONT BONS

En Banlieue

Ile Saint-Denis, 31 juillet. — Hier soir, à 5 heures, un garçonnet de 12 ans, Jules Leime, s'est noyé à la pointe d'Epinay. Le jeune homme, monté à bicyclette, s'amusait à suivre la berge, lorsque, perdant l'équilibre il fut précipité dans la Seine. Des recherches opérées immédiatement permirent de repêcher la machine aussitôt, tandis que le corps de l'infortuné gamin ne fut retiré qu'une heure après.

Son cadavre a été transporté au domicile de ses parents, 12, rue de l'Eglise, à Epinay.

La Courneuve, 31 juillet. — Un bébé de 2 ans, René Labruyère, qui se promenait avec sa maman, hier matin, a été écrasé par une voiture de laitier dans la rue Jules-Ferry. Conduit dans une pharmacie, le bambin expirait aussitôt.

SYPHILITIQUES, RÉTRÉCIS, ÉPUISÉS
Pour guérir sans frais, consultez de 9 h. à 9 h. l'INSTITUT MILTON, 9, cité Milton, Paris.

Un Échafaudage s'effondre

IL Y A DES VICTIMES

Budapest, 31 juillet. — L'échafaudage haut de plusieurs étages d'un pont suspendu qui était en réparation, s'est écroulé à la pointe du jour. Les poutres emportées par le courant ont endommagé plusieurs bateaux. Il n'y a pas de victimes.

606 bien à 19 frs Guérison des INTIMES et MALADIES de PEAU
Au plus ancien (1/2 siècle) établissement médical, avec tous les traitements réunis. Consultations gratis par éminents médecins spécialistes, de 9 à 9 même dimanche et par lettre. Pharmacie du Midi transportée, 24, rue Faubourg-St-Jacques. « Guide A franco ».

UN PARRICIDE

antes, 31 juillet. — Un drame terrible s'est déroulé au village de Farinet, commune de Fégréac.

Le nommé Baptiste Chambily, âgé de 27 à 28 ans, a tué son père à coups de pied.

Le meurtrier s'est acharné sur sa victime et a fait preuve d'une véritable sauvagerie.

Le corps est dans un état lamentable ; un des yeux est sorti de l'orbite, le thorax est défoncé, le corps est meurtri de la tête aux pieds.

Le meurtrier, qui a été arrêté, n'a manifesté aucun regret.

L'alcool a joué un grand rôle dans cette affaire, bien que, aux dires des témoins, le meurtrier n'avait pas bu au moment du crime.

Chronomètres LIP
Les plus hautes Récompenses.
SEPT GRANDS PRIX HORS CONCOURS
Demandez le Catalogue chez les Horlogers

LES GUIDES UTILES

	Franco
Ce que tout le monde doit savoir sur les Habitations à bon marché et la Petite Propriété	0 35
Ce que tout le monde doit savoir sur l'assistance aux femmes en couches	0 35
Ce que tout le monde doit savoir sur l'assistance aux familles nombreuses.	0 35

Ces opuscules doivent être entre les mains non seulement de toutes les familles ouvrières, mais doivent aussi les posséder : les maires, conseillers municipaux, instituteurs, institutrices, administrateurs des syndicats, coopératives, mutualités, etc.

En vente à la Librairie du Parti socialiste, à l'*Humanité*, 142, rue Montmartre.

EXPLOSION DANS DE HAUTS-FOURNEAUX

Quatre morts

Londres, 31 juillet. — Une explosion s'est produite aujourd'hui dans les hauts fourneaux de Palmer, à Jarrow.

Quatre ouvriers ont été tués.

PYGMALION
LUNDI 3 AOUT
SOLDES
APRÈS INVENTAIRE

DÉSESPOIR

Las de souffrir, las d'essayer d'inutiles remèdes, vous désespérez de jamais guérir vos rhumatismes, vos douleurs de reins, de foie ou de vessie, parce que vous croyez avoir tout essayé. En réalité, vous avez pris des potions, des cachets, subi les massages et frictions, mais vous n'avez jamais suivi de traitement de régime, et seul un traitement de régime peut vous guérir. Ecrivez donc à MM. J. Boillot et Cie, 9, rue Saint-Paul, à Paris, qui vous enverra, contre mandat de 3 fr. 15, une boîte d'Arthri-Sel pour traitement du 20 jours. Vous ne tarderez pas à sentir les bons effets de ce régime, et ce pro-

CINQ JOURS EN BELGIQUE
Bruxelles-Gand-Ostende-Anvers-Waterloo-Mons
Prix (au départ de Paris) : 80 francs, tout compris
BRUXELLES (son Hôtel de Ville et sa Maison du Peuple). — GAND (la Ville, le Vooruit et ses annexes). — OSTENDE (sa magnifique Plage). — ANVERS (la Ville et le Port). — LE CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO. — MONS (la Ville et les Charbonnages).
Les 15, 16, 17, 18 et 19 août prochain
S'INSCRIRE D'URGENCE (4 août dernier délai)
à la FÉDÉRATION NATIONALE DES COOPÉRATIVES, 208, rue Saint-Maur, Paris Xe
Téléphone Nord 45-27 et Nord 48-30 ou à L'HUMANITÉ

L'UNION DES CONSOMMATEURS TÉLÉPHONE : 270
DE LA BANLIEUE OUEST DE PARIS
Siège Social et Entrepôt à MAISONS-LAFFITTE (Seine-et-Oise)
COOPÉRATIVE DE CONSOMMATION
ADHÉRENTE A LA FÉDÉRATION NATIONALE ET AU MAGASIN DE GROS DES COOPÉRATIVES
Magasins de vente à :
Andrésy, Argenteuil, Bezons, La Garenne, Maisons-Laffitte, Maurecourt, Neuilly-sur-Seine, Poissy, Port-Marly, Saint-Germain-en-Laye.
FOURNIT A TOUS DE TOUT
Service de livraison dans le rayon des succursales. Demander le catalogue. — Expédition franco toute la France partout où il n'existe pas de coopératives. Demander le catalogue spécial des colis postaux. — Pour demandes de renseignements et de catalogues, écrire au Siège social :
48, Rue du Prieuré, à Maisons-Laffitte (S.-et-O.)

L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE

Industrielle -- Commerciale -- Agricole

UNE FERME MODÈLE

S'il est une ferme que nos paysans devraient aller visiter, si elle n'était si loin, c'est celle de Magyarovav en Hongrie. Ils trouveraient là une belle leçon de choses.

Cette ferme ne possède pas moins de 3.300 vaches en plein rapport dont la production en lait dépasse le demi-million de litres par mois. Le bétail, qui était au début de race hollandaise, est exclusivement maintenant de race d'Algau, race dont le lait est beaucoup plus riche en matière grasse. Le lait rapporte de dix-sept à dix-neuf centimes le litre, quand il est vendu pour consommer, et de douze à quatorze centimes lorsqu'il est employé à la fabrication du beurre ou du fromage.

Comme le demande l'hygiène, les étables sont abondamment éclairées et aérées. La propreté étant une des conditions essentielles de la santé et du rapport du troupeau, les étables sont vernissées et laquées ; les murs recouverts de faïences et les plafonds ripolinisés. Derrière les vaches, un vaste couloir en pente et carrelé, permettant le lavage à grande eau, facilite l'enlèvement fréquent du fumier.

Les vacheries, de soixante-dix mètres de long sur quatorze de large et quatre mètres de haut, contiennent 160 vaches. Celles-ci sont confiées par 20 à un vacher. Celui-ci n'a pas seulement un salaire rémunérateur, mais il touche encore une prime selon le rendement du lait. Comme il a toujours les mêmes bêtes à soigner et à surveiller et qu'il a tout à gagner à leur faire produire davantage, il s'intéresse au plus haut degré à son travail. Aussi, grâce à cette façon de faire et à la sélection des meilleures laitières, le rendement progresse toujours.

De 1883 à 1908, la moyenne de la production par vache a augmenté de plus de quatre litres. Voici du reste un tableau permettant de constater l'incessante augmentation signalées :

ANNÉES	VACHES	MOYENNE
[illegible]	187	3 »
[illegible]	1.521	4 67
1890	2.317	6 27
1900	2.764	6 86
1908	3.300	7 82

M. le comte de Villefranche, ingénieur agronome, dit qu'un des points les plus intéressants de ce vaste élevage est la lutte contre la tuberculose.

On comprend toute l'importance qu'il y a devant un troupeau de 5.500 têtes, à enrayer ce terrible fléau. Lorsqu'on a commencé le traitement, la plus grande partie des animaux, 40 à 80 0/0 et quelquefois davantage, étaient tuberculeux, la plupart des jeunes animaux étaient également infestés par cette maladie. La Direction a conservé les animaux ; seulement elle a appliqué, depuis 1899, les règles d'hygiène, dans l'élevage, préconisées par le professeur Bang. A partir de ce moment, les jeunes veaux aussitôt nés furent mis dans des étables séparées et nourris avec du lait chauffé à 85 degrés centigrades, puis ramené à 38 degrés centigrades. Cet élevage artificiel, qui a servi de base à la protection contre la tuberculose, a coûté énormément de peine, de soin et d'argent au domaine ; les animaux élevés par ce procédé étaient passés tous les six mois à l'épreuve de la tuberculine, et ceux qui réagissaient, immédiatement supprimés.

Aussitôt que, dans les différentes fermes, on arrivait à réunir suffisamment de génisses saines, on réinstallait une vacherie dans des bâtiments complètement désinfectés, ainsi que les places à fumier, matériel et même les vêtements du personnel.

Puisque le domaine possède à l'heure qu'il est 5.500 vaches et génisses ne réagissant pas à la tuberculine (injection sous-cutanée avec prises de température), cet essai a prouvé que le système préconisé par le professeur Bang, du moment qu'il est appliqué avec soin et persévérance, peut parfaitement enrayer la tuberculose. Un vétérinaire attaché au domaine continue à passer deux fois par an tous les animaux à l'épreuve de la tuberculine, 2 0/0 seulement réagissent ; le prix de la piqûre est en moyenne de 25 heller (27 centimes 5) par tête.

Quand on songe aux bénéfices réalisés par ce vaste établissement et aux avantages incontestables qu'il procure au monde de la campagne qui y est occupé — monde paysan qui verrait doubler, voire même tripler et quadrupler son bien-être, si cette ferme était sa propriété collective ou sociale — n'est-on pas en droit de se demander pourquoi nous en sommes encore à nos étables malpropres, empoisonnées, obscures, renfermant un bétail inférieur, traité par des moyens aussi empiriques que primitifs ?

Heureusement que ces exemples et la science agronomique aidant, nos paysans ne sauront tarder à comprendre la nécessité d'une exploitation sociale, raisonnée et méthodique de l'élevage, s'ils veulent que cette industrie leur donne tout ce que l'on est en droit d'attendre d'elle pour le plus grand bien des producteurs ruraux et des consommateurs urbains.

COMPÈRE-MOREL.

UN ENNEMI DES TROUPEAUX

Le varron des bovidés

On désigne sous le nom de « varrons » deux grosses mouches, velues et noires, l'*hypoderme du bœuf* et l'*hypoderme à lignes*, qui causent de très grands ravages parmi les troupeaux de bœufs et de vaches et contre lesquelles les éleveurs, tanneurs et bouchers sont partis en guerre depuis quelques années ; les tanneurs allemands ont fondé un prix de 25.000 fr. pour celui qui trouvera le moyen de venir à bout des varrons, et en France une association pour la destruction du varron s'est fondée en 1910. En fait, on estime à 160 millions de francs pour l'Allemagne, 150 pour l'Angleterre, 100 pour la France, 200 pour les Etats-Unis, les dégâts dont les hypodermes sont la cause.

Les travaux du naturaliste américain C. Curtice ont fait connaître le mode de vie de ces mouches et expliqué leur nocivité. Les adultes vivent de juin à septembre, dans les prés, sur les haies et sur les arbres, volant seulement aux heures les plus chaudes de la journée. C'est pendant ce vol qu'ils vont pondre leurs œufs sur les poils des bœufs en pâture. Chaque femelle, bien qu'elle ne vive que cinq à six jours, peut pondre ainsi de 300 à 500 œufs, à raison de 10 à 12 par quart d'heure. Ces œufs, collés aux poils du bœuf par un mince filament, sont avalés par l'animal lorsqu'il se lèche, et les larves, éclosent dans l'appareil digestif de l'hôte, où elles se fixent d'abord dans l'œsophage, grâce aux minuscules épines dont elles sont munies. Elles éprouvent ensuite toute une série de « mues », et pénètrent peu à peu jusque sous la peau, qu'elles percent et où elles déterminent une tumeur furonculeuse, à l'intérieur de laquelle elles demeurent de décembre à mai ou juin, moment où elles muent à nouveau, cette fois en larves adultes, qui sortent du bœuf, tombent à terre, et, après une série de métamorphoses, arrivent à l'état d'insectes parfaits, prêts à pondre de nouveaux œufs et à recommencer le cycle. Au cours de cette évolution, elles ont non seulement déterminé les tumeurs furonculeuses signalées et, par endroits, troué la peau au point de la transformer en écumoire, mais troublé la croissance générale de l'animal, tari le lait, s'il s'agit d'une vache, diminué la qualité de la viande, et parfois même rendu celle-ci, par la fièvre provoquée, tout à fait inutilisable.

Divers moyens de lutte contre ce fléau ont été proposés. L'Association française pour la destruction du varron recommande :

1° De faire, autant que possible, rentrer les animaux à l'étable aux heures où le soleil est le plus ardent et où se fait la ponte de l'hypoderme ;

2° D'extraire les larves, avant maturité, des tumeurs qui les renferment et de les détruire, de façon à limiter la propagation de l'espèce.

On a recommandé d'autre part diverses pommades, qui ont, par malheur, l'inconvénient soit d'intoxiquer le bœuf lui-même, soit de ne pas éviter le dégât causé à la peau. Le docteur Lucet, assistant au Muséum et membre de l'Académie de médecine, chargé par le ministère de l'agriculture d'étudier la question, est arrivé récemment à une méthode de « dévarronnage » qui paraît à la fois simple et efficace, et qu'il a fait connaître à l'Académie des sciences. Elle consiste à injecter dans la tumeur un demi ou un centimètre de teinture d'iode ou de solution de Gram (iode, 1 gramme ; iodure de potassium, 2 ; eau, 200), injection qui tue le parasite, en même temps que son grand pouvoir antiseptique empêche la formation consécutive d'abcès et l'endommagement de la peau. — H. G.

POUR LES PELOUSES

Pour éviter que les pelouses ne jaunissent et ne soient envahies par la mousse, il faut épandre en été et dans le jour, quand l'herbe est complètement sèche, un mélange de superphosphates ou de scories et de nitrate de soude ou de sulfate d'ammoniaque. Cinq sixièmes du premier engrais et un sixième du second. Un copieux arrosage après l'épandage, pour faire dissoudre.

L'Age des Arbres fruitiers

Dans une excellente et très instructive étude sur les principes d'estimation des arbres fruitiers, parue dans le *Bulletin mensuel de renseignements agricoles et des maladies des plantes*, publié par l'institut international d'agriculture, M. le docteur Emmanuel Gross, professeur à l'Académie royale de Tetschen-Liebwerd (Bohême), donne le moyen d'évaluer l'âge des arbres fruitiers :

Un point fort important dans l'estimation des arbres fruitiers est aussi la détermination de l'âge aussi exactement que possible. Dans de nombreux cas, l'âge n'est pas connu, et les estimations qu'on avait faites jusqu'à maintenant donnaient souvent des résultats erronés, ainsi qu'on le constate parfois ensuite, en coupant les arbres. Actuellement, on est arrivé, grâce à la mensuration de l'accroissement moyen actuel du tronc à un mètre au-dessus du sol, à créer une méthode permettant d'éliminer au moins les grosses erreurs dans la détermination de l'âge des arbres fruitiers. Dans les conditions normales de végétation, l'accroissement moyen annuel est le suivant :

Pommier et abricotier	2,0	centimètres.
Noyer	2,5	—
Poirier et prunier	3,0	—
Cerisier et griottier	4,0	—

Conséquemment, un cerisier qui aurait, par exemple, 40 centimètres de circonférence à un mètre au-dessus du sol, serait âgé de dix ans ; un pommier d'égale grosseur aurait vingt ans, etc. Compte étant tenu des conditions locales de sol, d'exposition et de climat, l'erreur de calcul résultant de cette méthode est telle qu'elle ne peut compromettre sérieusement l'estimation, du moins si l'on en juge par les nombreuses expériences qui ont été faites.

L'ENGRAISSEMENT DU PORC EN ALLEMAGNE

Le professeur A. Klœvekorn écrit que ce qui l'a le plus frappé au cours d'un voyage récent en Allemagne, c'est la construction des étables à porcs. Ces étables sont construites en briques et couvertes en tuiles rouges. Les parois longitudinales sont trouées de fenêtres à carcasse métallique qui servent à l'éclairage et à une abondante aération. Les fenêtres restent ouvertes pendant toute la saison chaude. Les stalles sont traversées, sur toute leur longueur, par un couloir de 2 mètres de large. A l'intérieur, se trouve le dépôt de fourrage (principalement d'orge broyée).

Le transport du fourrage est effectué sur un wagonnet qui roule sur le pavé ou sur rail.

Le long du corridor sont les « boxes » à porcs, larges de 3 à 4 mètres sur 3 environ.

Les cloisons séparatives, hautes de 1 mètre 20 à 1 m. 25, sont construites en ciment comme tout le reste du box. Le pavé, légèrement incliné, aboutit à une fosse dont l'orifice est de 8 centimètres. C'est là que se recueillent les purins et les excréments.

Aucune litière n'est posée sur le box et les porcs couchent à même le sol nu.

Chaque box est aménagé pour 10 à 12 porcs du même âge, appartenant à la race blanche du pays. Les animaux restent toujours ensemble dans le même box jusqu'à la fin de la période d'engraissement. Les porcelets de six semaines ne sont pas mis immédiatement à l'engrais, mais ils sont tenus pendant un mois environ dans un local spécial où ils reçoivent en abondance litière et lait. Ils se développent ainsi rapidement et sont ensuite admis dans le box.

Les auges en ciment sont alignées des deux côtés du couloir central et sont surmontées d'une imposte mobile qui peut être fixée à volonté au moyen d'un verrou. L'auge occupe toute la longueur du box.

On donne aux porcs le fourrage trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, à satiété et sans qu'aucun débris d'aliment reste dans l'auge.

L'engraissement dure cinq mois environ et les porcs pèsent de 110 à 112 kilos. Au fourrage, qui consiste surtout en orge broyée, on ajoute une légère dose de farine de poisson qui favorise la formation du tissu osseux. On évalue, en général, à 5 sacs de farine d'orge de 75 kilos et à 12-15 kilos de farine de poisson la matière alimentaire nécessaire pour engraisser un porc.

Comme fourrage complémentaire, on peut utiliser les feuilles de chou, dont les porcs sont très friands.

On calcule que l'engraissement d'un porc revient à 96 marks 17 (environ 120 francs). Si on tient compte d'une mortalité de 5 %, on arrive au chiffre rond de 101 marks de frais (126 fr. 25).

Le porc étant payé 120 marks (150 fr.) les 100 kilos de poids vif, il reste donc un bénéfice de 19 marks ou de 23 fr. 75 par animal.

Il y a lieu, d'ailleurs, de remarquer que ces chiffres ne doivent pas être considérés comme immuables, les conditions de prix et de commerce étant des plus variables.

Le professeur Klœvekorn a visité des porcheries où 1.000 porcs étaient engraissés à la fois (ce qui correspond à 2.500 porcs par an), et où le gain net du propriétaire avait été de 17.000 marks, soit de 21.250 francs. La moyenne des éleveurs allemands entretient de 20 à 80 porcs à l'engrais.

Etant donnée la grande quantité d'excréments que fournit l'engraissement des porcs, le revenu de la terre sur laquelle cet élevage est pratiqué est considérablement accru par l'économie des frais d'engrais qui en résulte.

Le Fermier.

Une Nouvelle Maladie des Laitues

De nombreux maraîchers s'étant émus l'année dernière d'une mortalité anormale des laitues causant, dans certains jardins, des pertes élevées, M. Ruby, directeur des services agricoles, s'est attaché à déterminer la cause de cette mortalité.

Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit d'une maladie parasitaire due à un champignon microscopique qui attaque le cœur des racines et désorganise les tissus. Rien, extérieurement, ne marque l'existence du parasite jusqu'au moment où la plante flétrit brusquement et meurt.

Ce champignon appartiendrait au genre que les botanistes appellent « Scérotinia », parce qu'il se conserve dans le sol, d'une année à l'autre, sous une forme de repos constituée par des petits corps noirâtres, appelés *sclérotes*, que chacun peut voir en grand nombre sur le collet des plantes mortes depuis quelques jours.

La lutte contre ce parasite est assez difficile. Les procédés de destruction proposés sont ou trop coûteux ou d'une efficacité douteuse. Le mieux paraît être l'arrachage et l'incinération des pieds malades dès qu'on s'aperçoit qu'ils flétrissent et, dans la plus large mesure possible, l'alternance des cultures.

LA POMME DE TERRE DE PRIMEUR

D'une sérieuse étude publiée par M. Ed. Zacharewicz, directeur des services agricoles du Vaucluse, il ressort que la culture de la pomme de terre de primeur est d'un sérieux rapport.

Suivant lui, les frais de culture par hectare s'élèvent à 1.453 francs, dont voici le détail :

	fr.
Défoncement à 6 colliers	140
Un labour à 1 collier et hersage	30
Semence : variété parisienne, 2.800 k. à 20 fr. les 100 k.	500
Fumier de ferme et engrais chimique	370
Plantation	66
Binage et buttage	66
Traitement contre le *Peronospora infestans*	36
Cinq arrosages	55
Arrachage et ramassage	130
Total	1.453

Le produit par hectare étant environ de 18.000 k., au prix moyen de 12 francs les 100 k., la vente produirait une somme totale de 2.160 francs.

Les dépenses s'élevant à 1.453 francs, le bénéfice par hectare serait de 707 francs.

Inutile de dire que ces chiffres sont approximatifs et qu'il faut tenir compte des intempéries ou des saisons exceptionnellement bonnes qui peuvent parfaitement faire diminuer ou augmenter la production. — C. M.

NOTES

L'huile de foie de morue comme insecticide

Cette application assez inattendue de l'huile de foie de morue est recommandée par M. Lang, vétérinaire du gouvernement à Nouméa, qui vient de publier à ce sujet un travail dans le *Recueil de Médecine vétérinaire de l'Ecole d'Alfort*. Il l'a surtout employée contre les « mouches plates », ou hippoborques, qui s'attaquent avec acharnement aux plaies des animaux, et qui sont très difficiles à détruire. L'huile de foie de morue les tue, dit M. Lang, instantanément, et, si l'on prend soin d'en badigeonner les plaies, les mouches ne s'en approchent plus au moins pendant une quinzaine d'heures, ou, sinon, paient leur audace de leur trépas.

M. Lang recommande aussi l'huile de foie de morue contre les tiques du chien : en touchant chaque tique avec une goutte d'huile, elle meurt, paraît-il, presque aussitôt.

Enfin, répandue en mince couche à la surface d'un étang ou d'un baquet, l'huile de foie de morue tue, d'après M. Lang, les larves de moustiques plus vite que ne fait le pétrole, et elle a en plus sur lui l'avantage de n'être pas volatile. Elle éloigne en outre les moustiques adultes et les empêche de venir pondre leurs œufs dans l'eau. — H. G.

Contre le mitilaspis du pommier

La Nature conseille de tailler d'abord le bout des branches où sont presque toujours établies les colonies parasites, puis de les brûler. En outre, au mois de mai, on aspergera les parties atteintes au pulvérisateur avec la mixture suivante : eau, 1.000 grammes ; savon noir, 10 ; chaux vive, 40. Il est bon, d'autre part, de détruire les vieilles haies d'épines qui peuvent se trouver au voisinage des pommiers et qui sont une pépinière inépuisable de parasites. — H. G.

Contre la nielle des blés

Il est impossible de détruire les plantes déjà développées, mais on peut agir préventivement en débarrassant le blé de semaille des graines de nielle. Il suffit pour cela, d'après *la Nature*, d'employer le liquide suivant : eau, 1.000 grammes ; acide sulfurique, 2 ; sulfate cuprique, 15, dont, après la récolte, on arrose les tas de blé, battu avec la composition. — H. G.

NOTRE VIE SPORTIVE

FEDERATION SOCIALISTE DE SPORTS ET DE GYMNASTIQUE

Commission administrative. — Séance du 9 juillet. — Sont présents : Laine, Lemaître, Chanteau, Vaillandet, Finance, Delahautemaison, Hasman, Pépin, Collin, Boulay, Potter, Kleynhoff.

Excusés : Cordereix, Delorme, Malazzi.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance : de Caen, de Sedan, de Saint-Gratien, de Clichy, du Kremlin et du Syndicat des employés de l'épicerie, demandant renseignements et statuts.

Le rapport de la commission d'athlétisme, relatif au challenge Walter, lu par Collin, est ratifié.

A cette occasion, Pépin fait une proposition qui, amendée par Laine, est adoptée. La voici :

« Les règlements fédéraux ne prévoyant pas les cas de fusion entre clubs, la C.A. décide, jusqu'au prochain Congrès, que les clubs qui fusionneront ne pourront participer à une épreuve officielle que quinze jours après que l'annonce de la fusion aura paru dans le journal officiel de la F.S.S.G., *l'Humanité*.

« Les avis de fusion devront parvenir au secrétaire du comité régional dont dépend le nouveau groupement, afin que le nécessaire soit fait pour l'enregistrement du fait ; de plus, le secrétaire du club dépendant de la fusion devra faire parvenir au qualificateur régional la liste des membres qualifiés. »

Pour le meeting d'Herstal, avant de se prononcer, la commission d'athlétisme informe la C.A. qu'il lui faut attendre les championnats de France pour indiquer les hommes qui seront qualifiés.

Il est décidé à ce sujet que les membres qui feront le déplacement à Herstal n'auront que les frais de voyage payés par la Fédération.

La même décision s'applique à Guillard et à Abendroth, qui ont été désignés par la commission de natation pour représenter la F.S.S.G. à ce meeting.

Pépin donne connaissance des propositions belges, anglaises et allemandes pour le Congrès de Francfort-sur-le-Mein.

Sur les questions d'ordre général, Pépin s'inspirera des propositions faites l'an passé pour rédiger celles de cette année.

Le délégué au Congrès devra voter pour la proposition des Anglais et des Belges demandant un congrès annuel ; il repoussera la demande des Allemands, qui voudraient voir le bureau de l'Internationale sportive transporté à Berlin ; il proposera une cotisation de un centime par an et par membre, soit 10 francs pour 1.000 membres et demandera le *statu quo* sur les frais de déplacement des délégués.

Les réunions de la C.A. devant avoir lieu désormais à la Bellevilloise, à la demande de Boulay, il est décidé que les réunions se tiendront à huis clos.

Cette décision s'applique à toutes les commissions dépendant de la F.S.S.G., c'est-à-dire que seuls pourront pénétrer dans la salle les membres de ces commissions et les camarades convoqués.

La séance est levée à onze heures et demie. — *Le secrétaire*, H. KLEYNHOFF.

COURSE A PIED

Challenge de la Bercy-Picpus. — C'est le 10 août que sera disputé, sur dix kilomètres, le magnifique challenge offert par la vaillante Coopérative du 12e. Comme précédemment, le parcours sera : Porte Dorée-Porte de Montsouris et retour. Des détails complémentaires ainsi que le règlement paraîtront ultérieurement.

N. a. — Les camarades de Plaisance sont priés de rapporter le challenge, mercredi, à la Fédération, conformément au règlement.

CONVOCATIONS

Club socialiste de sports (Section de Plaisance). — A l'Avenir de Plaisance, 13, rue de Niepce, rendez-vous des coureurs, adhésions, cotisations.

Club athlétique socialiste Dionysien. — Ce soir, pas de gymnase.

Touristes, cyclistes socialistes. — L'Isle-Adam, 70 kilomètres. Rendez-vous 5 h. 45, porte Maillot-Ceinture. Aller : Enghien, Montlignon, forêt de Montmorency, forêt de l'Isle-Adam, l'Isle-Adam. Baignade. Déjeuner au restaurant, 1 fr. 75, ou sur l'herbe : provisions à la coopérative « La Ruche ». Retour : Saint-Leu, Soisy, Saint-Denis, porte Clignancourt. Guide : M. Dupuy.

P.-S. — Les adhésions pour le Havre sont reçues.

Club athlétique socialiste Dionysien. — Le matin à 8 heures, au vestiaire pour l'entraînement à la course à pied et à l'athlétisme, sur le terrain de la Mutualité.

Club socialiste de sports (Section de Plaisance). — Le matin, à 8 heures, vestiaire porte Brancion, rendez-vous des coureurs pour aller au tapis vert.

SPORTS GYMNASTIQUE JEUX, HAMACS TENNIS, BOULES
BARDOU, CLERC & Cie, Paris
12, Boulevard Sébastopol, 12

Concerts publics

DE 9 A 10 HEURES

Square de Vaugirard. — Harmonie socialiste du 15e ; directeur : G. Schroeder. — Caran d'Ache, allégro (Etchepare) ; Ballerine (Roux) ; Le Souvenir, solo de basse (Charles) ; Lugdunum, ouverture (Allier) ; Marche algérienne (Bosc).

Salle des Fêtes, 23, rue Boyer. — Harmonie de La Bellevilloise ; directeur : Marcel Clavier. — Le Grondeur, pas redoublé (Guriner) ; Le Voyage en Chine, ouverture (Bazin) ; Rêves bleus, valse (Fingeot) ; La Vallée du Lys, fantaisie (Aldebert) ; Au Moulin (Gillet) ; La Mascotte, quadrille sur l'opérette (Audran).

PIERRES A BRIQUET ferro cerium, fr. 50 le cent. 10 fr. le mille. Franco 5,25 en plus. Adresser mandat CORBRION, 87, r. d'Angoulême, Paris.

COURS ET CONFÉRENCES

Groupe intersyndical idiste. — A 9 heures, Bourse du Travail, cours professionnels, salle D, commission d'organisation du Congrès ouvrier idiste de Luxembourg (6-10 septembre).

DESTRUCTION INFAILLIBLE des Rats, Souris, Taupes, Mulots par le RATA
Sans danger pour les animaux domestiques
Le kilo, franco 3 fr. 60
CHRÉTIEN, Chimiste
203, rue de Vanves, PARIS

MARCHANDISES & VALEURS

Cours du 30 juillet 1914

VALEURS

RENTES	Cours précéd.	Cours du jour
3 %	78 ..	78 ..
3 % amort.	82 50	..
Etat (Ch. de F.) Ouest		
Bons Tréss.	476 ..	474 ..
OBLIGATIONS		
Ville de Paris		
1865 4 %	510 ..	502
1871 3 %	383 ..	...
— ¼	94 ..	91
1875 4 %	516 25	...
1876 4 %	510 ..	...
1892 2 ½	307 50	...
— ¼	83 25	...
1894-96 2 ½	291 ..	...
— ¼	30 ..	...
1898 2 %	356 ..	...
— ¼	98 ..	...
1899 2 % Mét.	314 50	309
— ¼	89 ..	...
1904 2 ½ Mét.	367 ..	...
— 1/5	78 ..	...
1905 2 3/4	342 ..	...
— ¼	84 ..	...
1910 2 3/4	336 ..	...
— ½	107 50	...
— 3 %	365 25	345
— ¼	87 ..	...
1912 3 %	254 ..	...
Crédit Foncier Foncières		
1879 3 %	490 ..	...
1883 sans lots	380 ..	...
1885 2 60 %	385 ..	...

	Cours précéd.	Cours du jour
1885 1/5	55 ..	...
1895 2 80 %	402 50	...
1903 3 %	451 ..	...
1909 3 %	247 ..	...
1913 3 ½	486 ..	...
Communales		
1879 2 60 %	435 ..	...
— 1/5	97 ..	...
1880 3 %	485 ..	489
1891 3 %	347 ..	...
1892 2 60 %	383 ..	...
1899 2 60 %	382 ..	...
1906 3 %	448 ..	...
1912 3 %	232 ..	...
Bons à lots de 10 fr.	56 ..	55 25
Chemins de fer		
Est 3 %	400 ..	390
— 3 % nouv.	410 ..	...
— 2 ½	372 ..	370
Gr. Ceinture de Paris	412 ..	...
Par.-Lyon 3 %	415 ..	...
— 3 % fus. anc.	402 50	...
— 3 % fus. nouv.	404 ..	...
— 2 ½ %	358 ..	358
Midi 3 %	397 ..	...
— 3 % nouv.	399 ..	400
— 2 ½	360 ..	358
Nord 3 %	400 ..	...
— 3 % nouv.	428 ..	401
— 2 ½	376 50	377
Orléans 3 %	408 50	395
— 1884 3 %	414 ..	...
— 1895 2 ½	367 ..	366
Ouest 3 %	405 ..	401
— 3 % nouv.	396 ..	...
— 2 ½	354 ..	...

Pour arrêter net LA CHUTE de VOS CHEVEUX
les faire repousser, embellir, pour supprimer pellicules et démangeaisons RIEN NE VAUT la **Lotion Carlosa** Envoi franco contre 3 fr. 25.
Laboratoires Carlosa, 46, Rue Moscou, Paris.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DU MIDI

Le nouveau guide illustré des Chemins de fer du Midi vient d'être mis en vente à l'Agence de la Compagnie, située au coin de la rue Edouard-VII et du boulevard des Capucines et dans les principales gares des réseaux du Midi et de l'Orléans.

Cette publication artistique comporte tous les renseignements nécessaires aux voyageurs et aux touristes : des cartes et des plans de l'admirable région des Pyrénées ; des photographies des sites les plus impressionnants ; une description des stations climatériques et thermales de plus en plus fréquentées, telles que Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et la côte basque, Pau et les Eaux-Bonnes, Lourdes, Cauterets, Luz-Saint-Sauveur, Barèges et le cirque de Gavarnie ; Luchon et Superbagnères ; Aix-les-Thermes et la vallée de l'Ariège ; Font-Romeu, la Cerdagne française, Montlouis et les gorges de l'Aude ; Vernet-les-Bains et Amélie-les-Bains ; les gorges du Tarn, etc.

Ce guide illustré de cent cinquante gravures et qui contient les nouveaux horaires, est précédé d'une chronique de M. Marcel Monmarché sur la route pittoresque des Pyrénées que parcourent les nouveaux services d'auto-cars dont l'inauguration a obtenu un si éclatant succès.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Guides illustrés des Bains de mer et excursions du Réseau de l'Etat

Au moment des vacances et des départs pour la campagne et les Bains de mer, l'Administration des chemins de fer de l'Etat a l'honneur de rappeler à MM. les voyageurs que, pour faciliter le choix d'une villégiature, elle met en vente deux Guides illustrés de son Réseau, l'un relatif aux Lignes de Normandie et de Bretagne, l'autre aux lignes du Sud-Ouest.

Ces deux Guides, sous couvertures artistiques et illustrés de nombreuses gravures, contiennent les renseignements les plus utiles tels que : la description des sites et lieux d'excursion, les principaux horaires des trains, les prix des billets de bains de mer et d'excursion, le tableau des marées, les cartes du littoral, des plans de villes, une liste d'hôtels, restaurants, etc.

Le Guide des Lignes de Normandie et de Bretagne est mis en vente au prix de 0 fr. 50 et celui des Lignes du Sud-Ouest au prix de 0 fr. 30 dans les bibliothèques des gares du Réseau, dans les bureaux de ville et les principales agences de voyage de Paris.

Ces deux publications sont également adressées ensemble ou séparément, franco à domicile, contre l'envoi de leur valeur, en timbres-poste au Secrétariat des Chemins de fer de l'Etat (Publicité), 20, rue de Rome, à Paris.

VIN SUPERIEUR la pièce 225 lit. franco dom. Paris 90 FR
Ech. gr. s. dem. Jouvente, 24, r. des Moines, Paris

Les Annonces et Réclames sont reçues, 142, rue Montmartre, PARIS-2e.

ÉDITION du CINQUANTENAIRE

Publiée par la Librairie Ollendorff, seule propriétaire du droit d'édition complète illustrée des œuvres de VICTOR HUGO

Œuvres Complètes ILLUSTRÉES DE VICTOR HUGO

Cette Magnifique *ÉDITION ILLUSTRÉE* par les plus célèbres artistes peintres et graveurs, est livrée **IMMÉDIATEMENT**, en 22 volumes brochés, au prix de ***75 francs***, ou **RELIÉE** en 10 énormes **Volumes** du format ci-contre, au prix de ***100 francs***.

PAYABLE : 5 francs par MOIS
(1er Paiement un mois après livraison) *Livrée FRANCO*
(Aucuns frais pour les Souscripteurs) *de Port et d'Emballage*

VICTOR HUGO, par son immense génie, appartient à l'Humanité tout entière. C'est l'éducateur de l'âme et de l'esprit, son influence mondiale s'est affirmée lorsque, récemment, on a posé la première pierre en l'honneur du Cinquantenaire de la publication des ***Misérables***.

Un transport d'enthousiasme s'est alors élevé dont les journaux de tout l'univers se sont faits les échos. On s'est souvenu qu'il avait rénové le Théâtre moderne avec ses drames admirables, affranchi les cœurs avec ses poésies sublimes, transformé les conditions politiques avec ses ***Châtiments*** vigoureux et vengeurs.

Son œuvre occupe la place d'honneur dans les plus somptueuses bibliothèques, pour lesquelles, d'ailleurs, il a été établi des éditions de grand prix, mais elle s'adresse aussi, elle s'adresse surtout, aux plus humbles, auxquels le poète à l'incomparable sensibilité songea sans cesse.

Or, de nombreuses familles ne possèdent point encore l'œuvre complète de ***Victor Hugo***, où s'exaltent la splendeur de l'esprit, le culte sacré de la liberté, l'amour de ceux qui souffrent. C'est parce que, jusqu'ici, aucune des multiples éditions publiées n'était d'un prix accessible à tous.

Aussi a-t-il été établi une très belle collection illustrée, d'un format de grand luxe : 28×19, imprimée sur beau papier et reliée somptueusement.

Pour en permettre l'acquisition à tous, les conditions de paiement en sont particulièrement avantageuses.

CATALOGUE

Les Œuvres Complètes Illustrées de VICTOR HUGO

Odes et Ballades. — Les Orientales. — Les Feuilles d'Automne. — Les Chants du Crépuscule. — Les Voix intérieures. — Les Rayons et les Ombres. — Les Contemplations. — Les Chansons des Rues et des Bois. — La Légende des Siècles. — La Fin de Satan. — Dieu. — Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et religion. — L'Ane. — Les quatre Vents de l'Esprit. — Les Châtiments. — Les Années funestes. — L'Année terrible. — L'Art d'être Grand-Père. — Toute la Lyre. — Dernière Gerbe. — Hernani. — Marion Delorme. — Le Roi s'amuse. — Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. — La Esmeralda. — Ruy Blas. — Les Burgraves. — Cromwell. — Théâtre en Liberté. — Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux. — Han d'Islande. — Bug Jargal. — Le dernier jour d'un Condamné. — Claude Gueux. — Les Misérables. — Notre-Dame de Paris. — L'Archipel de la Manche. — Les travailleurs de la Mer. — L'Homme qui rit. — Quatre-Vingt-Treize. — Choses vues (1re série). — Le Rhin. — Alpes et Pyrénées. — France et Belgique. — Napoléon le petit. — Histoire d'un Crime. — Littérature et Philosophie. — William Shakespeare. — Paris. — Post-scriptum de ma vie. — Lettres à la fiancée. — Correspondance. — Avant l'Exil. — Pendant l'Exil. — Depuis l'Exil.

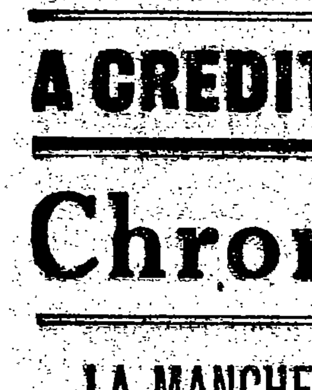
reliure des volumes 28×19

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à détacher et à adresser au bureau de L'HUMANITÉ, 142, rue Montmartre, Paris. Je soussigné déclare souscrire à un Exemplaire des Œuvres complètes illustrées de VICTOR HUGO, éditées par la Librairie Ollendorff, en 22 volumes brochés, 75 fr. (biffer une des 2 lignes) 100 fr. reliées en 10 volumes, reliure 4 rouge ou verte que je m'engage à payer à raison de 5 fr. par mois, le premier versement ne devant avoir lieu qu'un mois après la livraison. L'édition me sera livrée franco de port et d'emballage.

Signature :

Nom ....
Prénoms ....
Profession ....
Domicile ....
Ville ....
Département ....
Gare ....
Adresse de l'emploi ....



NOUVEAU BONBON AMERICAIN ## DELICIEUX
Plus on en mange, plus on en désire
PRÉSENTATION ORIGINALE en "baquets" de 125 gr. et de 250 gr.
Baquet échantillon franco contre 0 85
BELLE SITUATION offerte partout à agents, dépositaires, représentants, courtiers.
Ecrire de suite pour obtenir concession avec vente exclusive.
THE NEW AMERICA, 132-134, rue de Récon, COURBEVOIE (SEINE)

A CREDIT-TAILLEUR VETEMENTS sur MESURE pour Messieurs et Dames, payables 10 fr. par mois. EDMOND, 36, Bd Sébastopol, Paris. Ouvert dimanche jusqu'à midi.

Chronique des Sports

LA MANCHE A LA NAGE

Deux nageurs américains veulent rééditer les exploits de Webb et Burgess

Deux nageurs américains viennent d'arriver à Douvres pour tenter la traversée à la nage du pas de Calais et renouveler les exploits du capitaine Webb et de Burgess.

L'un est Henry Sullivan, qui fit, l'année dernière, une très remarquable tentative ; l'autre, Alf. Brown, est le président de la Société de sauvetage d'Amérique et le champion professionnel de longue distance des Etats-Unis.

Tous deux ont choisi comme pilote Jack Woodman, le matelot qui a accompagné Burgess.

Enfin, on annonce qu'une nageuse australienne, miss Nell Kenny, va également essayer de traverser le détroit au cours du mois prochain. Elle s'entraîne en ce moment sous les ordres de W. Kellingley, le chef soigneur du nageur professionnel Jabel Wolffe, le nageur anglais qui, on le sait, a déjà effectué plusieurs tentatives de traversée du « Channel » sans succès.

Dans la Coulisse

Les pedestrian dont nous avons parlé il y a quelque temps — sans dire toutefois son nom — et qui devait être appelé pour fournir des explications après faits de professionnalisme, va comparaître sous peu devant la commission centrale de l'U. S. F. S. A.

Si les explications qu'il donnera ne suffisent pas, cet amateur sera classé professionnel d'office.

Vous serez servis consciencieusement chez
G. BEDENNE
21, rue de la Roquette — Paris-Bastille
BICYCLETTES DE TRAVAIL ET DE TOURISME

AÉRONAUTIQUE

Le nombre des élèves augmente chez Farman

Etampes, 31 juillet. — L'Ecole Farman se voit chaque jour augmentée du nombre de ses élèves.

Styles, Netzler, Averoin, Riera, Guerin, Scapuzzy, Baijioud et Stener, continuent à voler à la perfection.

Cassiano Neves, Thirion, Graves, s'entraînent longuement sur appareils Maurice Farman et font de très grands progrès.

Styles effectue de longs vols, sur les vallées de Saclas et de Chalo-Saint-Mars et revient atterrir en des vols planés d'une grande sûreté.

Netzler fait de nombreux atterrissages et s'entraîne aux vols planés qu'il réussit très bien après peu d'essais.

Le chef pilote D'Or donne de nombreuses leçons aux élèves, qui manifestent leur enthousiasme pour la facilité du maniement des appareils Farman.

Leur excellente fabrication et leur robustesse sont renommées pour en faire les appareils les plus modernes et les plus perfectionnés.

AUTOMOBILE

Le Grand Prix de France

Le Mans, 31 juillet. — En raison de la gravité des événements actuels et sur la demande de plusieurs constructeurs, la clôture des engagements à droits simples pour le Grand Prix de France est reculée au samedi 8 août.

Les travaux d'installation continuent néanmoins avec activité. Tout sera prêt pour les trois courses des 15 et 16 août.

COURSE A PIED

La fête d'Alfortville

A l'occasion de la fête communale, l'Association Sportive Alfortvillaise organise le 2 août, sous les règlements de la F.S.A.P.F. et sous le patronage de la municipalité d'Alfortville, une réunion sportive.

Voici le programme :

1.000 m. tout-petits (5 prix) ; 100 yards (4 prix) ; saut en longueur sans élan (4 prix). Ces trois épreuves sont réservées aux jeunes gens de la commune. Engagements gratuits.

100 yards interclubs professionnels et indépendants ; Grand Prix d'Alfortville, 12 kil. sur route, réservée aux professionnels de 2e et 3e catégories et aux indépendants. De plus, la société qui comportera le plus d'arrivants dans le temps de 50 minutes recevra en toute propriété un superbe objet d'art.

CYCLISME

Friol battu à Milan

Milan, 31 juillet. — Le vélodrome milanais a donné sa deuxième nocturne. Le clou de la réunion était représenté par le match en deux manches entre Friol et Verri.

Verri gagnait la première manche et la belle, tandis que Friol s'adjugeait la deuxième.

La course à l'Américaine

L'épreuve de 100 kil. de Buffalo a donné les résultats suivants :

1. Mac Namara-Piercey (Américain-Australien).
2. Emile Engel-Pouchois, à une longueur.
3. Berthet-Lapize, à une longueur.
4. Dupré-Beyl, à cinq longueurs.
5. Sergent-Neffati, à un tour.
6. Van Hever-Luguet.
7. Comès-Egg.
8. Fournous-Seigneur.
9. Perchicot-Thys.

NATATION

La fête de la Villette

La manifestation nautique que le comité des fêtes de la Villette, présidé avec tant de dévouement par le dévoué conseiller municipal de ce quartier, Paris, organise s'annonce, cette année, comme devant avoir un très gros succès, car, en outre du Championnat de France professionnels du Mille, de nombreuses épreuves, concours et attractions auront lieu. Les organisateurs se sont assuré la participation de nos plus réputés nageurs, de nos plus gracieuses nageuses et de nos meilleurs plongeurs.

Voici, du reste, le programme et la liste des prix :

1. Championnat de France du Mille. Prix : 80, 50, 30, 20, 15 et 10 francs. — 2. Handicap de 200 mètres. Prix : 25, 15, 10, 5 et 5 francs. — 3. Handicap féminin. Prix : 25, 15, 10, 10 et 5 francs. — 4. Concours de plongeons. — 5. Exhibition de plongeons par Mlle Hoss. — 6. Grand match de water-polo. — 7. Exhibition de plongeons par Marcovicci. — 8. Pantomime comique. — 9. La Périssoire comique. — 10. Exhibition du champion de plongeons, Paul Peyrusson.

De nouvelles attractions viendront s'ajouter à ce beau programme. Le comité des fêtes de ce quartier pourra ainsi être fier du résultat obtenu par son activité.

Engagements : 0 fr. 50 pour les licenciés de l'Union française de Natation et 1 fr. pour les indépendants.

Les obsèques de Cattaneo

Les obsèques du nageur italien Davide Cattaneo ont eu lieu hier, à une heure et demie. L'inhumation a été faite au cimetière de Pantin, en présence de nombreux amis du défunt.

LE RESULTAT DES COURSES

Courses à Vichy

	Pesage	Pelouse
Ondia (Lespinas)	14 50	16 »
	10 50	8 50
Orange Grove (Grandchamp)	9 50	12 50
Rave Noire (Marsh)	9 »	12 »
9 partants.		
Sizun (M. Barat)	89 50	30 »
	14 50	10 »
Cri Cri II (Allemand)	9 50	9 50
Le Conquérant (B. Johnson)	85 50	28 50
9 partants.		
Le Gendarme (Lespinas)	14 50	16 50
	15 50	15 50
Perplexité (Allemand)	10 50	14 »
Fearless (Bryan)	89 50	64 »
9 partants.		
Merry Word (Lespinas)	26 »	34 50
	41 »	44 »
Gavotte V (Grandchamp)	17 »	14 50
Laghet (Garnier)	19 »	13 »
12 partants.		
Cour. de Fer II	19 50	27 50
	11 »	8 50
Etoile du Soir	5 »	7 50
8 partants.		

Aujourd'hui, courses à Deauville.

NOS ABONNEMENTS DE VACANCES

En raison du prochain départ pour les vacances, nous informons nos lecteurs que nous recevons des abonnements de quinze jours au prix de 1 franc.

Nous espérons ainsi donner satisfaction aux camarades qui ne trouvent pas régulièrement notre journal dans la localité où ils séjournent.

Ces abonnements partent de n'importe quelle date.

SPECTACLES DU 1er AOUT 1914

OPERA. — Relâche.
COMEDIE-FRANÇAISE. — 1807 ; Le Prince Charmant.
GAITE-LYRIQUE. — 8 h. 45. — La Gymnastique et chambre.
VARIETES. — Ma tante d'Honfleur.
GYMNASE. — Les Prunes de la Baronne. — Mon bébé.
VAUDEVILLE. — 9 h. — La Belle aventure.
RENAISSANCE. — Le Zèbre.
THEATRE ANTOINE. — 8 h. 30. — Le 27e ; Un nuit de noces.
APOLLO. — 8 h. 30. — La Veuve Joyeuse.
GRAND-GUIGNOL. — 8 h. — La Matérielle ; l'Angoisse ; la Bienfaitrice ; l'Aventure.
DEJAZET. — Les Dégourdis de la 41e.
THEATRE MICHEL. — 9 h. 15. — A Gorges déployées, revue.

CONCERTS ET SPECTACLES DIVERS

OLYMPIA. — L'Orgie à Babylone.
MOULIN-ROUGE. — Cache ton nu.
FOLIES-BERGERE. — La Revue de l'Amour.
SCALA. — 9 h. — Family-Hôtel, de Paul Gavault, Eug. Héros et Eug. Millon.
JARDIN DE PARIS (Champs-Elysées). — 8 h. 30. Cinéma. Concert-promenade. Attractions. De 4 à 7 h. Thé-Tango.
LUNA-PARK. — Entrée 1 franc, avec une attraction, matin et soir.
MAGIC-CITY. — Bal, Skating, Magic Cinéma Palace. Tous les jours, matinées et soirées. Dimanches et fêtes, toutes les attractions.
GRANDS MAGASINS DUFAYEL. — Concert et Cinématographe. Tous les jours, de 2 heures à 6 heures, sauf le dimanche. Buffet. Nombreuses attractions.
TOUR EIFFEL (Ouverte de 10 h. du matin à la nuit). Premier étage : Restaurant-Brasserie. Déjeuners : 4 fr. et à la carte. Matinées au Théâtre, dimanches et fêtes, à 3 heures.
LE TOURISTE. — Excursions de Paris à Saint-Germain. Départ tous les jours du quai d'Orsay (en face de la gare d'Orléans), à 10 h. 1/2. — Café-restaurant.

MARQUE SYNDICALE — FEDERATION DU LIVRE — PARIS-SUR-SECTION

L'HUMANITE est composé en commandite par une équipe d'ouvriers syndiqués.

Le gérant : G.-A. BERNARD.

Paris, imp. de la Presse, 16, rue du Croissant. V. SIMART, imprimeur.

FEUILLETON DU 1er AOUT 1914 — 70

LES ROUGON-MACQUART
HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

La Débâcle

PAR

EMILE ZOLA

DEUXIEME PARTIE

VI

— SUITE —

A ce moment, un petit homme vif, l'uniforme poussiéreux, dans lequel Delaherche reconnut le général Lebrun, traversa le palier, poussa la porte, sans se faire annoncer. Et, tout de suite, une fois de plus, on distingua la voix anxieuse de l'empereur.

— Mais enfin, général, pourquoi tire-t-on toujours, puisque j'ai fait hisser le drapeau blanc ?

L'aide de camp sortait, la porte fut refermée, et Delaherche ne put même entendre la réponse du général. Tout avait disparu.

— Ah ! répéta Rose, ça se gâte, je le comprends bien, à la mine de ces messieurs. C'est comme ma nappe, je ne la reverrai pas, il y en a qui disent qu'on l'a déchirée... Dans tout ça, c'est l'empereur qui me fait de la peine, car il est plus malade que le maréchal, il serait mieux dans son lit que dans cette pièce, où il se ronge à toujours marcher.

Elle était très émue, sa jolie figure blonde exprimait une pitié sincère. Aussi Delaherche, dont la ferveur bonapartiste se refroidissait singulièrement depuis deux jours, la trouva-t-il un peu sotte. En bas, pourtant, il resta encore un instant avec elle, guettant le départ du général Lebrun. Et, quand celui-ci reparut, il le suivit.

Le général Lebrun avait expliqué à l'empereur que, si l'on voulait demander un armistice, il fallait qu'une lettre, signée du commandant en chef de l'armée française, fût remise au commandant en chef des armées allemandes. Puis, il s'était offert pour écrire cette lettre et pour se mettre à la recherche du général de Wimpffen, qui la signerait. Il emportait la lettre, il n'avait que la crainte de ne pas trouver ce dernier, ignorant sur quel point du champ de bataille il pouvait être. Dans Sedan, d'ailleurs, la cohue devenait telle, qu'il dut marcher au pas de son cheval ; ce qui permit à Delaherche de l'accompagner jusqu'à la porte du Ménil.

Mais, sur la route, le général Lebrun prit le galop, et il eut la chance, comme il arrivait à Balan, d'apercevoir le général de Wimpffen. Celui-ci, quelques minutes plus tôt, avait écrit à l'empereur :

« Sire, venez vous mettre à la tête de vos troupes, elles tiendront à honneur de vous ouvrir un passage à travers les lignes ennemies. »

Aussi entra-t-il dans une furieuse colère, au seul mot d'armistice. Non, non ! il ne signerait rien, il voulait se battre ! Il était trois heures et demie. Et ce fut peu de temps après qu'eut lieu la tentative héroïque et désespérée, cette poussée dernière, pour ouvrir une trouée au travers des Bavarois, en marchant une fois encore sur Bazeilles. Par les rues de Sedan, par les champs voisins, afin de rendre du cœur aux troupes, on mentait, on criait : « Bazaine arrive ! Bazaine arrive ! » Depuis le matin, c'était le rêve de beaucoup, on croyait entendre le canon de l'armée de Metz, à chaque batterie nouvelle que démasquaient les Allemands. Douze cents hommes environ furent réunis, des soldats débandés de tous les corps, où toutes les armes se mêlaient ; et la petite colonne se lança glorieusement, sur la route balayée de mitraille, au pas de course.

D'abord, ce fut superbe, les hommes qui tombaient n'arrêtaient pas l'élan des autres, on parcourut près de cinq cents mètres avec une véritable furie de courage. Mais, bientôt, les rangs s'éclaircirent, les plus braves se replièrent. Que faire contre l'écrasement du nombre ? Il n'y avait là que la témérité folle d'un chef d'armée qui ne voulait pas être vaincu. Et le général de Wimpffen finit par se trouver seul avec le général Lebrun, sur cette route de Balan et de Bazeilles, qu'ils durent définitivement abandonner. Il ne restait qu'à battre en retraite sous les murs de Sedan.

Delaherche, dès qu'il avait perdu de vue le général, s'était hâté de retourner à la fabrique, possédé d'une idée unique, celle de monter de nouveau à son observatoire, pour suivre au loin les événements. Mais, comme il arrivait, il fut un instant arrêté, en se heurtant, sous le porche, au colonel de Vineuil, qu'on amenait, avec sa botte sanglante, à moitié évanoui, sur du foin, au fond d'une carriole de maraîcher. Le colonel s'était obstiné à vouloir rallier les débris de son régiment, jusqu'au moment où il était tombé de cheval.

Tout de suite, on le monta dans une chambre du premier étage, et Bouroche qui accourut, n'ayant trouvé qu'une fêlure, de la cheville, se contenta de panser la plaie après en avoir retiré des morceaux de cuir de la botte. Il était débordé, exaspéré, il redescendit en criant qu'il aimerait mieux se couper une jambe à lui-même, que de continuer à faire son métier si salement, sans le matériel convenable ni les aides nécessaires. En bas, en effet, on ne savait plus où mettre les blessés, on s'était décidé à les coucher sur la pelouse, dans l'herbe. Déjà, il y en avait deux rangées, attendant, se lamentant au plein air, sous les obus qui continuaient à pleuvoir.

Le nombre des hommes amenés à l'ambulance, depuis midi, dépassait quatre cents, et le major avait fait demander des chirurgiens, sans qu'on lui envoyât autre chose qu'un jeune médecin de la ville. Il ne pouvait suffire, il sondait, taillait, sciait, recousait, hors de lui, désolé de voir qu'on lui apportait toujours plus de besogne qu'il n'en faisait. Gilberte, ivre d'horreur, prise de la nausée de tant de sang et de larmes, était restée près de son oncle, le colonel, laissant en bas Mme Delaherche donner à boire aux fiévreux et essuyer les visages moites des agonisants.

Sur la terrasse, vivement, Delaherche tâcha de se rendre compte de la situation. La ville avait moins souffert qu'on ne croyait, un seul incendie jetait une grosse fumée noire, dans le faubourg de la Cassine. Le fort du Palatinat ne tirait plus, faute sans doute de munitions. Seules, les pièces de la porte de Paris lâchaient encore un coup, de loin en loin. Et, tout de suite, ce qui l'intéressa, ce fut de constater qu'on avait de nouveau hissé un drapeau blanc sur le donjon ; mais on ne devait pas l'apercevoir du champ de bataille, car le feu continuait, aussi intense.

Des toitures voisines lui cachaient la route de Balan, il ne put y suivre le mouvement des troupes. D'ailleurs, ayant mis son œil à la lunette qui était restée braquée, il venait de retomber sur l'état-major allemand, qu'il avait déjà vu à cette place, dès midi. Le maître, le minuscule soldat de plomb, haut comme la moitié du petit doigt, dans lequel il croyait avoir reconnu le roi de Prusse, se trouvait toujours debout, avec son uniforme sombre, en avant des autres officiers, la plupart couchés sur l'herbe, étincelants de broderies. Il y avait là des officiers étrangers, des aides de camp, des généraux, des maréchaux de cour, des princes, tous pourvus de lorgnettes, suivant depuis le matin l'agonie de l'armée française, comme au spectacle. Et le drame formidable s'achevait.

De cette hauteur boisée de la Marfée, le roi Guillaume venait d'assister à la jonction de ses troupes. C'en était fait, la troisième armée, sous les ordres de son fils, le prince royal de Prusse, qui avait cheminé par Saint-Menges et Fleigneux, prenait possession du plateau d'Illy, tandis que la quatrième, que commandait le prince royal de Saxe, arrivait de son côté au rendez-vous, par Daigny et Givonne, en tournant le bois de la Garenne. Le XIe et le Ve donnaient ainsi la main au XIIe corps et à la garde. Et l'effort suprême pour briser le cercle, au moment où il se fermait, l'inutile et glorieuse charge de la division Margueritte avait arraché au roi un cri d'admiration : « Ah ! les braves gens ! » Maintenant, l'enveloppement mathématique, inexorable, se terminait, les mâchoires de l'étau s'étaient rejointes, il pouvait embrasser d'un coup d'œil l'immense muraille d'hommes et de canons qui enveloppait l'armée vaincue. Au nord, l'étreinte devenait de plus en plus étroite, refoulait les fuyards dans Sedan, sous le feu redoublé des batteries, dont la ligne ininterrompue bordait l'horizon. Au midi, Bazeilles conquis, vide et morne, finissait de brûler, jetant de gros tourbillons de fumée et d'étincelles ; pendant que les Bavarois, maîtres de Balan, braquaient des canons, à trois cents mètres des portes de la ville. Et les autres batteries, celles de la rive gauche, installées à Pont-Maugis, à Noyers, à Frénois, à Wadelincourt, qui tiraient sans un arrêt depuis bientôt douze heures, tonnaient plus haut, complétaient l'infranchissable ceinture de flammes, jusque sous les pieds du roi.

Mais le roi Guillaume, fatigué, lâcha un instant sa lorgnette ; et il continua de regarder à l'œil nu. Le soleil oblique descendait vers les bois, allait se coucher dans un ciel d'une pureté sans tache. Toute la vaste campagne en était dorée, baignée d'une lumière si limpide, que les moindres détails prenaient une netteté singulière. Il distinguait les maisons de Sedan, avec les petites barres noires des fenêtres, les remparts, la forteresse, ce système compliqué de défense dont les arêtes se découpaient d'un trait vif. Puis, alentour, épars au milieu des terres, c'étaient les villages, frais et vernis, pareils aux fermes des boîtes de jouets, Donchery à gauche, au bord de sa plaine rase, Douzy et Carignan à droite, dans les prairies. Il semblait qu'on aurait compté les arbres de la forêt des Ardennes, dont l'océan de verdure se perdait jusqu'à la frontière.

(A suivre.)

• Encre Miette •

LA VIE SOCIALE

Internationale . Socialiste . Syndicale . Coopérative

Les Communications et Convocations doivent parvenir avant *7 heures du soir*
VIE SOCIALE-HUMANITÉ, 142, rue Montmartre

TÉLÉPHONE : Gutenberg, 02-57 et 02-69
Adresse Télégraphique : HUMANITÉ-PARIS

Pour la publicité des Fêtes et Conférences adresser lettres et mandats
CAISSE HUMANITÉ, 142, rue Montmartre

L'Agitation contre la Guerre

RÉUNIONS ET MEETINGS de ce Soir

FÉDÉRATION DE LA SEINE

Le secrétariat engage très vivement les élus à se rendre dans les réunions dont ils trouveront ci-dessous la liste.

Leur présence, à chacune d'entre elles, est absolument indispensable. — Le secrétaire : Beuchard.

9e Section. — Salle de la Chope du Carrefour, 1, rue de Maubeuge.

13e Section. — Salle de l'Utilité Sociale, 94, boulevard Auguste-Blanqui. Orateurs : Docteur Navarre, député ; Deslandres, conseiller municipal ; Jean Colly, ancien député ; Jégou, Sauvé, Gaston Lévy. A l'issue de la réunion : commission exécutive.

16e Section. — Rue Wilhem, 24. Orateurs : Rousselle, Erval, Raoul Verfeuil.

18e Section. — Grandes-Carrières, préau des Écoles, 67, rue Damrémont. Orateurs : Marcel Sembat, Jean Varenne.

19e Pont-de-Flandre. — Orateurs inscrits : Rozier, député ; Fiancette, conseiller municipal ; Oustry, de la section.

Arcueil. — Salle Lasserre, place Gambetta, à Cachan, à 8 h. 30.

Bagneux. — Salle Pluchet, 7, rue de la Mairie. Orateurs inscrits : Longuet, Fribourg.

Bobigny. — A 8 heures et demie, salle Marchand, place Carnot. Orateurs : Boyer et Clamamus, conseillers municipaux.

Boulogne-sur-Seine. — 9 heures, à la Coopérative, 125, boulevard de Strasbourg. Orateurs : André Morizet ; Mayéras, député ; Noël Hardy.

Chatenay. — A 9 heures, salle Bayle, route de Versailles. Orateurs : Jean Longuet, député.

Châtillon. — Grande réunion publique et contradictoire chez Vizier, 45, rue du Ponceau. Orateurs : Nectoux Victor, de la C.G.T. ; Doizier.

Clichy. — Bourse du Travail, 5, rue Bonnet. Orateurs : Jean Bon, député, Gaubrez, Montagnon.

Courbevoie. — Salle Baras, 63, boulevard de Courbevoie, avec le concours de camarades du Parti.

Fontenay-aux-Roses. — Salle Toustau, place Carnot. Orateurs : Longuet, Nectoux, Aubriot, députés ; Jean Martin, conseiller général.

Gentilly. — Ponchugut, 44, rue du Chapeau-Vert. Réunion extraordinaire de la section.

Kremlin-Bicêtre, Villejuif et Comité intersyndical de Villejuif et du Kremlin. — A 8 heures et demie du soir, à l'école des filles, rue des Écoles, au Kremlin-Bicêtre, avec le concours d'orateurs du Parti et de l'Union des Syndicats.

Les Lilas. — Salle Juillard, 135, rue de Paris. Orateurs : Veber, Philbois, député ; Auray, conseiller d'arrondissement.

Saint-Mandé. — Salle Hébrard, 2, avenue de la Pelouse et rue Jeanne-d'Arc. Orateurs : Paul Poncet, député ; Rousselot, Gauthier, Beuchard.

Saint-Maur. — Salle Béhigo, 17, rue des Remises.

Villejuif. — Tous à la réunion de Bicêtre, préau des Écoles.

MEETINGS ORGANISÉS PAR LES COMITÉS INTERSYNDICAUX

15e Section. — A 9 heures du soir, Maison des Syndiqués du 15e, 18, rue Cambronne. Prendront la parole : Courty, Raffin, Charlier.

Clichy. — A 8 heures et demie du soir, Bourse du Travail, 1, rue Bonnet. Prendront la parole : Gaubiez, Montagnon, de l'Union des Syndicats ; Jean Bon, député, et des camarades du Comité Intersyndical.

Nogent-le-Perreux. — A 8 heures et demie du soir, salle du Comité Intersyndical, 33, boulevard de la Liberté, Le Perreux. Prendront la parole : Bellugue, Godonèche, de l'Union des Syndicats, et des camarades du Comité Intersyndical.

LIBRAIRIE DU PARTI SOCIALISTE
142, rue Montmartre, 142

BROCHURES ÉDUCATIVES

	Franco
Programme agricole du Parti ouvrier Français, commenté par P. Lafargue.	0 15
A. BRUCKÈRE. — **L'assurance sociale et les assurances ouvrières allemandes.**	0 15
Paul LAFARGUE. — **La méthode historique de Marx**	0 20
Paul BROUSSE. — **L'Etat et l'Ecole (monopole ou contrôle)**	0 15
Marcel GRANET. — **Contre l'alcoolisme, un programme socialiste**	0 20
Robert HERTZ. — **Socialisme et dépopulation**	0 20
Louis GARNIER. — **Pour le socialisme. Faits et chiffres**	0 20
LIEBKNECHT. — **Attaque et Défense**	0 25
Jules GUESDE et P. LAFARGUE. — **Le Programme du Parti ouvrier Français**	0 25
ENGELS. — **Socialisme utopique et Socialisme scientifique**	0 25
COMPÈRE-MOREL. — **Le Socialisme chez les Travailleurs de la Terre**	0 25
Jules GUESDE. — **Services publics et Socialisme**	0 25
SUZON. — **Socialisme et Féminisme**	0 25
Ed. VAILLANT. — **Pour la journée de 8 heures et la semaine anglaise**	0 30
Jules GUESDE. — **Double réponse à MM. De Mun et Deschanel**	0 30
PLEKHANOFF. — **Anarchisme et Socialisme**	0 35
Paul BROUSSE. — **La Propriété collective et les Services publics**	0 35
Paul LOUIS. — **Le Colonialisme**	0 55
Gabriel DEVILLE. — **L'Evolution du Capital**	0 55
Karl MARX. — **Salaires, Prix, Profits**	0 55
A. VEBER. — **Les Impôts**	0 55
Albert THOMAS. — **La Politique socialiste**	0 75
COMPÈRE-MOREL. — **La Concentration capitaliste**	0 75
Paul LAFARGUE. — **Histoire de la Propriété**	0 75
FOURIER. — **Le Socialisme sociétaire.**	1 »
DOLLÉANS. — **Robert Owen**	1 »
LYSIS. — **Les Capitalistes français contre la France**	1 50
CAFIERO. — **Abrégé du Capital de Marx**	1 50
VANDERVELDE. — **Le Collectivisme et l'Evolution industrielle**	1 50

Les 29 brochures ci-dessus franco domicile : 12 francs.

NÉCROLOGIE

12e, Bercy-Quinze-Vingts. — Les camarades du groupe sont priés d'assister, dimanche, aux obsèques de Mlle Fernande Leclère, fille de notre sympathique camarade Leclère, chef de train au P.-L.-M. Le convoi partira à trois heures et demie précises du domicile mortuaire, 41, rue de Bercy (place Léopold).

Dans cette douloureuse circonstance, le groupe présente à Leclère et à son épouse, avec ses condoléances, l'assurance de la profonde amitié socialiste.

Une Assemblée Générale DES ADHÉRENTS à la Fédération Socialiste DE LA SEINE

Les membres du Parti sont informés qu'une grande assemblée générale des adhérents aura lieu demain

DIMANCHE 2 AOUT

à 2 h. et demie de l'après-midi, à la salle Wagram, 39 bis, avenue de Wagram.

Cette réunion a pour but d'entendre le compte rendu de la délégation au Bureau socialiste international. Seuls les membres du Parti sur présentation de leur carte auront accès dans la salle.

Les membres de la Commission exécutive et de la Commission de contrôle sont très instamment priés de se trouver dès 2 heures précises.

Le secrétaire : BEUCHARD.

Les Coiffeurs poursuivent leurs Revendications

Malgré les préoccupations pressantes de l'heure, un grand nombre d'ouvriers coiffeurs ont répondu, jeudi soir, à l'appel de leur Syndicat pour examiner les moyens d'imposer à tous les patrons leurs revendications. L'ordre du jour ci-dessous, adopté à l'unanimité, a clôturé la discussion et aussitôt furent constitués les groupements d'action qu'il prévoit.

Les ouvriers coiffeurs, syndiqués ou non, réunis, le 30 juillet 1914, à la Bourse du travail, constatent que la chambre syndicale ouvrière n'a rien négligé pour interpréter fidèlement la volonté de la corporation, exprimée dans le meeting corporatif du 21 juillet ; regrettent que le conseil de la chambre syndicale patronale ne s'engage pas aussi fermement qu'il en a reçu le mandat à ce meeting.

Les ouvriers espèrent que les adhérents de la chambre syndicale patronale feront un devoir à leurs syndics, de joindre les efforts de la fraction patronale aux efforts de la fraction ouvrière pour vaincre les résistances qui se produiraient contre la fermeture à 8 heures en semaine, à 5 heures le dimanche et totale le jour du repos hebdomadaire, le lundi. S'engagent à exiger, quoi qu'il advienne, et par tous les moyens possibles pour le respect de ces réformes à la date fixée.

Considérant que c'est de l'effort et de l'union des ouvriers que dépendent les réformes corporatives, décident de se solidariser étroitement pour agir directement contre les réfractaires aux revendications acceptées par la corporation tout entière.

AU MÉTROPOLITAIN

Les membres du conseil et des diverses commissions du Syndicat général des M. P. de Paris, réunis le 30 juillet, Bourse du travail,

Après avoir pris connaissance du mémoire péparé par leur secrétaire en vue de signaler au Conseil municipal le préjudice que pourraient subir du fait de la modification des articles 16 et 17 du cahier des charges les ouvriers et employés, y donnent leur entière approbation.

Donnent également mandat à leur camarade Raoul de solliciter l'intervention de la Ligue des Droits de l'Homme.

Remercient leurs amis des Omnibus pour l'appui qu'ils veulent bien apporter à l'organisation syndicale du M. P. par la distribution de circulaires ou avis de réunions.

Mettent les syndiqués en garde contre les bruits tendancieux émanant toujours de jaunes à la solde de la Compagnie.

Forment les vœux les plus sincères pour le maintien de la paix. Espèrent d'ailleurs que la cohésion des travailleurs devenus de plus en plus conscients saura mettre un terme aux instincts barbares.

Engagent tous leurs camarades à assister aux meetings organisés contre la guerre.

Se séparent au cri de : « Vive la paix ! A bas la guerre ! »

LIBRAIRIE DU PARTI SOCIALISTE A L' « HUMANITÉ » 142, rue Montmartre, 142

LES DOCUMENTS DU SOCIALISME
(Publiés sous la direction d'Albert THOMAS)

1. *Eugène Fournière.* — L'Unité coopérative.
2. *Hubert Bourgin.* — Le Socialisme et la concentration industrielle.
3. *Etienne Buisson.* — La nationalisation des assurances.
4. *Fritz Kummer.* — Au Pays du Soleil levant (Lettres sur le Japon).
5. *Charles Andler.* — La civilisation socialiste.
6. *C. Mutschler.* — Coopératives et syndicats.
7. *Sidney et Béatrice Webb.* — Le problème de l'assistance publique en Angleterre.
8. *Jules Guesde.* — Essai de catéchisme socialiste.
9. *Georges Stiekloff.* — La fraction social-démocrate dans la troisième Douma.
10. *O. Effertz.* — Le Principe Ponophysiocratique et son application à la question sociale.
11. *Compère-Morel.* — La Concentration capitaliste en France.
12. *Ernest Poisson.* — La Coopération nouvelle.
13. *Albert Thomas.* — La Politique socialiste.
14. *E. Vaillant.* — Cherté de la vie et nationalisation du sol.

Chaque numéro, franco 0 75 ; la collection (14 numéros), franco 9 fr. 75.

MANIFESTATIONS ET ORDRES DU JOUR

COMITÉ OUVRIER DE L'ALIMENTATION PARISIENNE

En présence des événements graves qui se déroulent en ce moment, le Comité ouvrier de l'Alimentation parisienne exprime son horreur de la guerre et son impérieuse volonté de paix.

La guerre n'étant et ne pouvant être une solution à aucun des problèmes posés, il invite tous les travailleurs de toutes les professions de l'alimentation :

A mettre leurs forces et leur conscience au service de la civilisation contre la barbarie.

A participer à toutes les manifestations et démonstrations en faveur de la paix, organisées ou non, et d'où qu'elles viennent et à affirmer énergiquement en tous lieux et en toutes circonstances leurs sentiments pacifistes et leur volonté inébranlable de tout faire avec les partisans de la paix pour éviter le cataclysme que serait la guerre qui nous menace.

LES COIFFEURS

Les ouvriers coiffeurs syndiqués ou non réunis sur convocation du Syndicat ouvrier le jeudi 30 juillet 1914 à la Bourse du Travail s'élèvent avec indignation contre les menaces de guerre qui pèsent sur toute l'Europe et la civilisation tout entière. Font un devoir pressant, au nom de l'humanité, aux gouvernements européens et en particulier à celui de la France, de tout faire pour éviter le massacre fratricide entre les peuples.

FÉDÉRATION NATIONALE DES TRAVAILLEURS DU BATIMENT

Réunie le 30 juillet, la commission exécutive de la Fédération du bâtiment, après examen de la situation créée par la tension politique, et les possibilités d'une conflagration européenne ; affirme son inébranlable opposition à toute guerre.

Rappelant une fois de plus son profond attachement à la C. G. T., elle invite les militants à suivre de très près les événements qui se déroulent avec une rapidité sans précédent.

Elle insiste auprès des délégués régionaux, des syndicats fédérés, pour qu'ils apportent leur concours dans les meetings, les manifestations organisées contre la guerre, afin de leur donner toute l'ampleur désirable, et faire triompher par tous les moyens la volonté ouvrière en faveur de la paix.

A bas la guerre. — La Commission exécutive.

A LA MAISON COMMUNE

Malgré la présence menaçante des « flics » la salle de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne, était archi-comble jeudi soir. On acclama Giray, député de l'Isère, Jégou, de la Fédération, la citoyenne Vera Starkoff et les orateurs de la 3e section. L'ordre du jour contre la guerre fut adopté à l'unanimité.

A DRANCY

La section de Drancy a organisé hier soir 30 juillet une réunion contre la guerre ; il y avait environ 250 camarades et citoyens venus pour manifester contre la boucherie qui se prépare. Ont pris la parole les citoyens Béchet, Yvon, Duchanel, Darène, Verrière et Emboulas.

La réunion, après avoir voté un ordre du jour maudissant les gouvernants qui veulent faire massacrer les prolétaires entre eux, s'est terminée aux cris de : « A bas la guerre ! Vive la révolution sociale ! »

A IVRY

La section socialiste d'Ivry, conformément aux décisions du Conseil fédéral de la Seine avait organisé vendredi soir une manifestation contre la guerre.

Plus de 2.000 personnes s'engouffraient dans la salle des conférences et plusieurs centaines n'ayant pu trouver de place manifestèrent dans la rue.

Avec les orateurs du Parti, nos amis Jobert, député de l'Yonne, Martin, conseiller général, Doizié et Lapierre du Parti, Peynaud, secrétaire de l'Union des syndicats, la section avait convoqué le maire et le député d'Ivry.

L'auditoire applaudit chacun et après les conseils de sang-froid adressés par le président, un ordre du jour en faveur de la paix fut voté par acclamation.

Sur le désir de l'assemblée, il fut adressé au gouvernement.

A MONTROUGE

La salle était trop petite pour contenir les citoyennes et les citoyens venus à l'appel de notre section.

Après avoir entendu Givort, Dispan, Rochereuil, Hoon de Boër, la citoyenne Bouvard et divers orateurs flétrir les horreurs de la guerre et chercher les moyens d'assurer la paix, ils se sont séparés au cri de : « A bas la guerre ! »

A TARRARE

Mercredi soir, à Tarrare, a eu lieu une importante manifestation contre la guerre. Cette réunion qui, au moment de son organisation ne devait avoir qu'un caractère purement professionnel s'est subitement, en présence des événements qui se déroulent, transformée en une imposante démonstration pacifiste. En l'absence du citoyen Inghels, secrétaire de la Fédération du textile, rappelé à Paris et du camarade Million, secrétaire de l'Union des syndicats du Rhône, retenu à Lyon par l'organisation d'une grande manifestation de protestation contre les menées chauvines, les camarades Auda, délégué de la Fédération textile et de l'Union des syndicats et Odin, secrétaire adjoint de la Bourse du Travail de Tarrare, ont entretenu l'auditoire des événements politiques extérieurs et après avoir montré tous les dangers, toutes les horreurs d'une guerre européenne, ont fait voter un ordre du jour énergique contre la guerre. 1.000 personnes au moins assistaient à cette réunion et c'est au milieu d'un vif enthousiasme qu'elle prit fin.

CONVOCATIONS

ORGANISATIONS CENTRALES

Fédération de la Seine

CONSEIL FÉDÉRAL

Réunion lundi 3 août, à neuf heures du soir, 49, rue de Bretagne.

La situation internationale ;

Le Congrès international de Paris le 9 août.

COMMISSION DE CONTROLE

Réunion lundi 3 août, à neuf heures du soir. Sont convoqués : Barnier, Beaudier, Maillefert, Ribier, Gervais, Bizien, Artigarrède. — *Le secrétaire*, BEUCHARD.

Fédération nationale des Jeunesses socialistes

COMITÉ NATIONAL

Réunion à neuf heures, 17, rue Edouard-Manet.

SYNDICATS

C. G. T. FÉDÉRATIONS NATIONALES

Transports. — 9 heures, soir, Salle des Commissions, Bourse du Travail, 3e étage, comité fédéral.

Epiciers. — Conseil syndical, 10 heures, au siège.

A LA BOURSE DU TRAVAIL

GRÈVES ET LOCK-OUTS

Charpentiers en bois (2 h.) : Salle Ferrer.

Charpentiers en bois (journée) : bas, côté droit.

CONGRÈS

Union Féd. des Trav. de l'Etat (allumettiers), (journée) : Salle des Conférences.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Ferblantiers (s.) : Salle Ferrer.

Teinturiers dégraisseurs (s.) : Salle des Conférences.

Trav. municipaux (atelier central), s.) : Salle du bas, côté droit.

Habillement (s.) : Salle des Grèves.

Mosaïtes (s.) : 4e étage.

Souffleurs de verre (s.) : 5e étage.

Trav. municipaux (paveurs et granitiers), s.)

Confiseurs : Jusqu'à une heure du matin, Grande Salle, annexe Bondy.

CONSEILS ET DIVERS

Employés gaz, banlieue (s.) : 1er étage.

Chemiserie-lingerie (s.) : 2e étage.

Trav. municipaux (9 h. s.) : égoutiers départ.

Féd. des moyens de transports (s.) : 3e étage.

Fourreurs en confection (s.) : com., 1, Annexe.

Infirmiers et infirmières. — Réunion mensuelle à 8 h. 30, au siège de la Fédération.

Tonneliers. — Assemblée générale, à 8 h. 30, au siège.

Travailleurs de l'habillement. — Réunion générale extraordinaire, à 9 heures, soir. La tactique syndicale ; désignation du délégué au Congrès, etc., etc.

Serruriers (Nogent, Le Perreux). — A 9 heures, 33, boulevard de la Liberté, commission de contrôle, au siège.

CONVOCATIONS DU DIMANCHE

Maçonnerie-pierre. — Réunion à 9 heures, matin :

4e Section. — 10, rue des Jardins-Saint-Paul ; délégué : Pericat.

5e Section. — 76, rue Mouffetard ; délégué : Victor.

19e Section. — 17, rue de Sambre-et-Meuse ; délégué : Oriot.

20e Section. — 23, rue Lebna ; délégué : Fouquet.

Clichy. — 1, rue Bonnet ; délégué : Renard.

Saint-Denis. — 17, rue des Ursulines ; délégué : Duras fils.

Vincennes. — 100, rue de Paris (Montreuil) ; délégué : Thomas.

Courbevoie. — 103, boulevard de Courbevoie ; délégué : Bachet.

Neuilly. — 112, avenue du Roule ; délégué : Bodeau.

Ivry. — 50, rue de Seine ; délégué : Desaix.

Montrouge. — 40, rue du Marché ; délégué : Goumy.

Clamart. — 2, rue de Meudon ; délégué : Pasquet.

Villejuif. — 21, rue du Kremlin (Bicêtre) ; délégué : Lacour.

Charenton. — 26, quai des Carrières ; délégué : Duras.

Bardeurs. — 72, boulevard de Grenelle ; délégué : Viau.

Démolisseurs. — A 8 h. 30, rue de la Croix-Nivert, 18.

Industries électriques. — Réunion générale, 9 heures matin, rue du Bouloi, 20.

Scieurs de pierres tendres. — Réunion générale, à 9 heures, matin, à l'Utilité sociale.

PARTI SOCIALISTE

8e Section. — 16, rue Grégoire-de-Tours : causerie par un camarade, sur les trusts.

10e, Saint-Vincent-de-Paul. — Salle Feuillade, 1, rue des Deux-Gares.

11e, Ambroise. — Permanence du trésorier jusqu'à 10 heures.

11e, Folie-Méricourt. — 5, cité d'Angoulême : tous les camarades doivent assister à la réunion de ce soir.

11e, Roquette-Marguerite. — A 9 heures, 95, rue de Charonne.

12e, Bel-Air. — 20, rue du Rendez-Vous, à 8 h. 30. Renouvellement du bureau et des commissions.

12e, Jeunesse. — Punch organisé par la Jeunesse pour fêter son cinquième anniversaire, à 8 h. 30, salle Cazes, 2, rue Claude-Decaen.

13e, Gare. — En raison des meetings organisés par la section, la réunion du groupe est reportée à une date ultérieure.

14e, Javel. — A 8 h. 30 du soir, salle Sargeot, 169, rue Saint-Charles : compte rendu du Congrès national, par Besombes ; l'action socialiste contre la guerre.

20e, Belleville. — 28, rue Piat, ce soir.

20e, Charonne. — A 9 heures, 12, rue de la Réunion.

Antony. — Réunion impossible : tous à Arcueil-Cachan.

Drancy. — Réunion plénière : vérification des cartes.

Fontenay-sous-Bois. — La réunion projetée aux Alouettes est remise à une date ultérieure.

Gentilly (Jeunesse). — Cotisation, de 9 h. à 10 heures, Lepetit, 10, rue de la Glacière.

Ile Saint-Denis. — Salle Pagniez, rue de la Commune, à 21 heures : présence de tous indispensable.

Issy-les-Moulineaux. — Au siège, 98, boulevard Gambetta, les camarades sont instamment priés d'assister à la réunion.

La Garenne-Colombes. — A 21 heures, salle Pène, 33 bis, boulevard de la République.

Levallois-Perret. — Les camarades disponibles de 4 à 7 heures du soir, sont priés de passer chez Leorsse, 68 bis, rue Gravel, pour la distribution des tracts aux portes.

Maisons-Alfort (Jeunesse). — A 9 heures, au Pré-Catelan, place de la Gare : présence indispensable, graves décisions.

Malakoff. — 43, rue Victor-Hugo, conférence par le docteur Oguse sur : Le socialisme et l'actualité.

Montreuil. — Salle Jeuilly, 100, rue de Paris.

Montrouge. — A 9 heures soir, salle de l'Union montrougienne.

Neuilly. — Salle Magnien, 135, avenue de : réunion de la section.

Nogent-sur-Marne. — Salle Germinal, 101, Grande-Rue, réunion contre la guerre.

Saint-Denis-Centre. — Au siège.

Suresnes. — Vous êtes prié d'assister à la réunion qui aura lieu à 8 h. 30, salle Segallas, place Henri-IV, pour y délibérer sur l'ordre du jour suivant : ordre du jour ; lecture du dernier procès-verbal, correspondances, adhésions nouvelles, rapport de la commission exécutive.

Vanves. — Fête familiale pour le départ du camarade Campion, salle Alvergne, 25, rue de la Mairie. Entrée 0 fr. 50.

Villemomble. — A 9 heures, maison Putel, 57, avenue Magne.

FÉDÉRATION DE SEINE-ET-OISE

Aulnay-sous-Bois. — Réunion ce soir, à 8 h. 30, salle Berg. Urgence absolue.

Deuil. — A 8 h. 45, chez Vigouroux, bureau de tabac, La Barre.

Dravell. — Au siège.

Houdan. — A 9 heures du soir, au lieu habituel.

Livry-Gargan. — A la Coopérative, 8, boulevard Chanzy.

Le Raincy. — A 8 h. 30, au siège, Chalets des Pins.

Sevran. — 20 h. 45, au siège.

CONVOCATIONS DU DIMANCHE

2e Section. — Rendez-vous : Métro Ternes, pour la réunion de Wagram.

11e, Pupilles. — A 9 heures, à la Laborieuse, avec les bérets.

Bry-sur-Marne. — A 15 h. 30, salle Huet, Chemin du Halage.

Clamart. — A 9 heures, matin, salle Gaigné, 9, rue de Meudon, à Clamart.

Ivry. — Réunion de la section une heure avant l'heure de convocation de la réunion fédérale, salle Fourment, 74, rue du Parc.

Cercle des Coopérateurs parisiens(S Il océroaréi

COOPÉRATIVES

Egalitaire (Cercle des Coopérateurs parisiens). — La réunion est remise à une date ultérieure.

DIVERS

Cercle socialiste italien. — Tous à 8 heures précises, au siège, 24, rue de Cotte, pour la distribution du manifeste.

Deutscher sozialdemokratischer Leseklub. — Heute abend, 9 uhr ordentliche generalversammlung. Herte Genossen ! In anbetracht der kritischen Lage hat der Vorstand beschlossen die Bibliotek zu schliessen und alle Mitglieder welche Bücher der Bibliotek entliehen haben zu ersuchen, dieselben sorach als mogiich zurückzuerstatten.

Fêtes et Conférences

18e, Goutte-d'Or-Chapelle. — Dimanche 2 août. Grande fête champêtre dans la forêt de la Légion-d'honneur, à Ecouen, sous la présidence de Marcel Cachin, député, et Louis Sellier, conseiller municipal. Réception à la gare par les camarades socialistes du canton d'Ecouen. Déjeuner sur l'herbe. Concert. Bal champêtre et jeux divers. Départ le dimanche matin, à 7 heures 30, pont Marcadet. Prix du voyage aller et retour : adultes, 1 fr. 25. Enfants au-dessous de 10 ans : 1 franc.

Départ du pont Marcadet à 7 h. 30 du matin. En cas de mauvais temps, les préaux d'école seront mis à la disposition des excursionnistes par la municipalité.

La vente des cartes étant arrêtée ce soir, prière aux détenteurs de les rapporter ce soir.

17e Section. — En raison des circonstances actuelles, la fête qui devait avoir lieu dimanche 2 août est remise à une date ultérieure, la date en sera fixée aussitôt que possible et portée à la connaissance du public.

LES TRAVAILLEURS DE L'ALIMENTATION se préparent A TENIR LEUR HUITIÈME CONGRÈS

La Fédération de l'Alimentation va réunir ses cent vingt-quatre syndicats affiliés en un Congrès national à Grenoble, du 6 au 12 septembre prochain.

Il est intéressant, à ce propos, d'examiner le rapport que cette courageuse organisation adresse à ses cellules corporatives.

Bien des facteurs s'associent pour mettre en relief cette branche de la production et la recommander à l'attention socialiste.

C'est, d'abord, le rôle éminent dévolu aux services alimentaires dans l'organisation d'une société, aux heures difficiles surtout.

C'est, ensuite, le retentissement de revendications depuis longtemps réclamées par ses artisans et qui occupèrent souvent, par leur logique, la rare attention de l'opinion.

C'est, aussi, disons-le sans complaisance, l'activité et les initiatives d'un organisme syndical que rien n'a rebuté car, dans l'alimentation, il faut avoir « de l'estomac ».

Cependant, la fédération de tous les groupes syndicaux se rattachant à l'industrie de l'alimentation n'a qu'une douzaine d'années, à peine, à inventorier.

Si on considérait uniquement ses prépondérances économiques et les efforts déployés par ses éveilleurs et ses mainteneurs syndicaux, la branche alimentation devrait tenir un tout premier plan au sein de notre C. G. T., mais, comme dans toutes les fonctions subdivisées, où les éléments se disséminent (quand ils ne croient pas s'opposer) les égoïsmes reprennent leurs droits et les difficultés leur persistance.

La propagande revêt alors un caractère très délicat dont on a pu ne pas toujours tenir compte : l'établissement et le maintien d'un syndicat exigent une obstination dont seuls sont capables de véritables militants.

Il faut donc nous contenter de résultats dont la modestie même souligne l'importance des difficultés rencontrées et qui se traduisent cependant par des progrès visibles. Mais il est temps de glaner dans la brochure que le secrétariat a bien voulu nous communiquer.

L'effectif cotisant

En 1908, nous dit le rapport financier, la fédération avait recueilli 24.000 cotisations environ.

Or, dans le premier semestre seulement de 1914, 28.000 timbres ont été réglés par les syndicats.

La moyenne des cotisations mensuelles se serait donc élevée, après cinq ans d'exercice, de 2.000 à près de 5.000.

Cinq mille éléments qui cotisent — c'est-à-dire qui persévèrent — après une réussite revendicatrice ou même un échec de grève, ce n'est pas si commun en notre pays où les formes d'individualisme économique sont d'autant plus néfastes pour les syndicats qu'elles ajoutent aux habitudes individualistes de notre tempérament, juste ce qu'il faut pour laisser sombrer tant de malheureux dans l'indifférence.

Cinq mille cellules séparées par leurs dix catégories professionnelles, isolées dans leurs coins, et qui s'agglomèrent, et qui se dédoublent si vite et qui avancent malgré les chômages, les soubresauts, l'hostilité même dont la C. G. T. est enveloppée par le patronat... Non, ce n'est pas sans signification. C'est le plus modeste et le meilleur témoignage de ce qui a été fait.

Mais on ne s'arrête pas à constater un lent progrès on songe à l'utiliser pour enlever des positions par l'appel de la Fédération nous le dit.

Revendications en cours

Dans le pétrin de la fédération, il reste toujours du levain... le rendez-vous au travail de Grenoble le rappelle encore énergiquement :

Depuis plus de dix ans, la Fédération lutte, de concert avec les syndicats, en faveur de sérieuses revendications, telles : la *suppression du travail de nuit*, le *repos hebdomadaire*, la *suppression de la nourriture et du couchage chez le patron*, la *question de placement*, ainsi que pour la *diminution des heures de travail*.

Nous avançons lentement, mais nous sentons que le moment approche où une poussée plus vigoureuse devra être donnée.

C'est pourquoi nous voudrions qu'à ce prochain congrès un accord unanime s'établisse pour qu'au cours des années qui suivront une action énergique se poursuive.

Le travail de nuit

Le rapport fédéral résume ainsi ce qui a été consacré à cette primordiale conquête :

La campagne pour la suppression du travail de nuit fut ensuite entreprise par la Fédération qui prit à sa charge l'impression et le timbrage de 2.000 affiches-manifestes dénonçant les manœuvres patronales et qui furent apposées dans les principales villes de France.

Le bureau fédéral envoya une lettre ouverte à l'auteur du projet de loi contre la fabrication du pain la nuit, M. Justin Godart. Puis, dans plusieurs circulaires, les syndicats d'ouvriers boulangers furent invités à reprendre une propagande active en faveur du travail de jour, en se préparant par des réunions nombreuses, à l'éventualité d'une grève nationale corporative.

Dans un deuxième manifeste tiré à 50.000 exemplaires sous forme de tracts, la Fédération s'adressant aux ouvriers boulangers, au Public et aux organisations ouvrières confédérées, dénonça le péril du travail de nuit.

Toutes les sections adhérentes à la Fédération, ainsi que toutes les Bourses du Travail, en reçurent un stock pour être distribué dans la population, ce qui eut pour premier résultat de faire naître au sein des syndicats de boulangers un renouveau d'action en déterminant un état d'esprit né de la confiance qu'inspire la généralisation de l'action.

Contre les placeurs

La Fédération fit de longs et renouvelés efforts pour créer un courant d'opinion en faveur de la sauvegarde des salariés victimes des placeurs. Elle s'efforça aussi d'entraîner d'autres travailleurs intéressés à joindre leurs contingents à ceux de l'alimentation dans cette lutte.

10.000 exemplaires d'une brochure de propagande furent lancés. 4.800 furent écoulés.

Ajoutons enfin que le Congrès de l'alimentation débutera son ordre du jour concernant les campagnes à entamer la question de la *semaine anglaise* qu'il a associée à celles de la diminution des heures de travail, du repos hebdomadaire et de l'augmentation des salaires.

C'est dire en terminant que la fédération de l'Alimentation, après avoir réussi à grouper une minorité agissante placée en vedette, va reprendre les opérations générales qui ont attaché à ses tentatives moins de concours peut-être que d'espérances, mais qui pourraient lui fournir demain, en vertu de la maturité des propagandes, autant de concours suivis que d'espérances légitimes de la part de la multitude de parias pour laquelle elle travaille.

E. KLEMCZYNSKI.

PETITE CORRESPONDANCE JURIDIQUE

G. Bonhomme. — Donnez votre adresse.

C. E., 724. — 1. Du moment que votre loyer ne dépasse pas 400 francs, vous pouvez donner congé au demi-terme. 2. Voyez un huissier pour le prix du constat, mais il n'est utile d'y procéder que si vous entendez attaquer en justice de paix.

Gaston Collin. — Cette histoire de jumelle est fréquente. On achète une jumelle de la Société au marché aux puces, on s'en sert au théâtre et on se la fait confisquer et poursuivre pour vol. Le cas est fréquent. Abandonnez la jumelle ou transigez.

G. L. M. — Vous avez eu tort n'ayant pas de bail de faire des frais dans un appartement dont on peut vous chasser comme vous voyez avec une augmentation excessive. Vous ne pouvez maintenant détruire ce que vous avez fait, car, en l'absence d'état de lieux vous êtes censé avoir reçu les lieux en bon état et susceptible d'être condamné à des réparations locatives. Vous êtes pris.

I. N., 12. — Faites-vous faire un certificat médical constatant une incapacité permanente et déposez-le au greffe de la justice de paix. Alors, le juge de paix procédera à l'enquête.

M. V., 230. — C'est votre mari qui est responsable. Vous pouvez l'attaquer devant le juge de paix de son arrondissement en paiement d'une pension alimentaire pour vous et vos cinq enfants.

R., 120. — Si le local est absolument inhabitable, comme votre loyer dépasse 400 francs, il faut aller en référé et demander au président un expert. Si l'expertise vous est favorable, vous assignerez en résiliation de bail. — D. de la H.

PUBLICATIONS RÉCENTES

En vente à la Librairie du Parti socialiste à l' « Humanité », 142, rue Montmartre.

	Franco
Les Cahiers d'Aujourd'hui nº 10	1 25
Camille FLAMMARION. — *Le Système du monde et Copernic* (réédition)	0 75
A. BERGET. — *Les Problèmes de l'atmosphère*	3 50
E. COUSTET. — *Les Rayons X et leurs applications*	3 50
Dr TOULOUSE. — *Comment conserver sa santé*	3 50
Ernest RENAN. — *Fragments intimes et romanesques*	3 50
Gabriel MAURIÈRE. — *Plus fort que l'Amour* (roman)	3 50
Collection Nelson :	
H. MIGNET. — *Histoire de la Révolution française* (2 vol. rel.)	2 50
Collection Lutetia :	
CORNEILLE. — *Théâtre choisi* (tome II), relié	1 »
RACINE. — Théâtre, tome II, relié	1 »
Collection Gallia :	
SAINT-SIMON. — *La Cour du Régent*, relié	1 25